

## Petits meurtres et confinement



La véranda des écrivains

Avril 2020

# **Petits meurtres et confinement**

Ce livre est dédié à toutes les personnes  
qui se battent contre le Covid 19,  
en soignant, en alimentant,  
en éliminant, en livrant...  
en se confinant.  
Merci !

**Samedi 28 mars 2020**

**6h45 du matin**

## Préambule

La lumière des escaliers met toujours un peu de temps à s'allumer. Il faut attendre en haut des marches, qui descendent à la cave, que les ampoules montent en puissance. Hélène peste à chaque fois contre ces lampes basse consommation. Des économies de bouts de chandelle, autrefois cet hôtel particulier avait plus de classe !

L'escalier s'enfonce sous le petit immeuble. Les murs sont en briques brutes et les marches en pierre, usées sur les bords. Un escalier dangereux pour une femme de son âge mais elle le connaît par cœur. Hélène, enfin arrivée en bas, pousse la porte qui permet d'accéder aux celliers. L'odeur est caractéristique des vieux sous-sols parisiens, un mélange d'humidité, de terre et de moisissure.

Hélène, depuis hier soir, a une idée fixe. Elle doit retrouver son ancienne yaourtière remise depuis des décennies à la cave. Elle va être à court de yaourt et ne pourra pas sortir en acheter avant un petit moment. Avec l'âge, elle en consomme de plus en plus, comme Audrey Hepburn, son modèle en matière de « chic ». Heureusement, elle a fait un stock important de lait. Une erreur de compréhension lors de la commande en ligne. Elle se débrouille plutôt bien sur internet mais de temps en temps, elle fait de monstrueuses bourdes. Trente-six litres de lait au lieu de six...

Sa fille avait insisté pour qu'elle commande des choses non périssables en quantité et qu'elle constitue des réserves avant le confinement. Hélène a donc ce qu'il faut pour tenir un siège. Par contre, elle n'avait pas commandé de papier toilette, elle a expliqué à sa fille dubitative, qu'elle aurait difficilement surmonté le moment de gêne à la livraison de tels articles. Cela la fait rire, elle aime lorsque sa fille se désespère de ses maladresses et se moque de ses principes. Anna prend tout tellement au sérieux !

La vieille dame perd subitement son petit sourire devant la cave n°3. Elle ne réalise pas tout de suite ce qui se trouve à ses pieds. Des jambes dépassent dans le couloir. Elle donne un petit coup ferme dans la cheville. Rien ne bouge. Elle se penche alors vers l'intérieur. Son regard remonte lentement des jambes vers la tête. Les lèvres sont blafardes, le visage blême contraste avec le sang répandu tout autour.

Hélène panique, elle s'étouffe, elle manque d'air, les murs se mettent à bouger tout autour d'elle et une vague de nausée la submerge.

Elle remonte l'escalier à toute vitesse, tourne à gauche dans le hall et ouvre en grand la porte de la cour intérieure. Là, elle reprend son souffle et se met à hurler. Ses cris résonnent et montent le long des deux étages.

Peu à peu, elle arrive à formuler des mots tout en continuant à crier.

- On a tué le gardien ! Gomez ! Gomez ! Dans les caves !

**Samedi 28 mars 2020**

**7h du matin**

## **1<sup>er</sup> étage**

### **Hélène et Anna**

Hélène a peur, elle n'a plus de voix, sa gorge est douloureuse, sèche. Elle n'a jamais autant crié. Elle n'a même jamais crié de sa vie. Elle n'est pas une de ces femmes hystériques qui hurlent et se donnent en spectacle. Pour son accouchement, qui a duré pas loin de vingt heures, elle a serré les dents et attendu que cela passe. Sa mère lui répétait sans cesse : une dame de notre milieu n'a pas faim, n'a pas froid, n'a pas mal : se plaindre est vulgaire. Nous sommes toujours divinement bien !

Mais à ce moment précis, Hélène ne va pas bien, elle ne souhaite qu'une seule chose : se réfugier dans son appartement. Elle monte par l'escalier, oubliant dans sa précipitation l'ascenseur pourtant à disposition. Elle n'a qu'un étage à franchir, mais que les étages sont hauts lorsque l'on a plus de trois mètres sous plafond ! Elle arrive à bout de souffle sur son palier. Anna, sa fille, est déjà à la porte ; elle recueille sa mère dans ses bras juste avant qu'elle ne s'évanouisse.

Anna n'a pas trop de peine à porter sa mère. Hélène a toujours été fluette et, en vieillissant, elle s'est encore allégée : une jolie petite mamie miniature. Anna l'installe sur les coussins d'un des canapés du salon. C'est une grande pièce lumineuse et chaleureuse, décorée avec soin, à l'image du reste de l'appartement. Hélène a hérité de nombreuses œuvres d'art qu'elle sait mettre en valeur. Le séjour ouvre d'un côté sur la salle à manger et de l'autre sur la salle de télévision. Mettre un écran dans la pièce de réception serait une faute de goût impardonnable ! Une vaste cuisine est discrètement logée au bout du logement, on y accède par un petit couloir. A l'opposé, se trouvent les trois grandes chambres avec leur salle de bain attenante. L'appartement occupe la totalité du premier étage, Hélène ne se verrait pas vivre dans un endroit plus petit. Elle ne supporte pas la promiscuité ni les cages à poules !

Lorsqu'Hélène rouvre les yeux, elle désigne, par un index autoritaire, le petit meuble dans le coin du salon où sont rangés les alcools. Anna s'exécute malgré l'heure matinale ; elle sent que sa mère a besoin d'un petit remontant et lui verse une bonne dose de whisky. L'alcool est très vite avalé, il brûle un peu plus la gorge d'Hélène, mais la

chaleur qu'il répand en elle lui procure une sensation de détente qu'elle connaît bien. Elle va déjà mieux !

— Maman, que s'est-il passé ? Je n'ai rien compris. Tes hurlements m'ont tirée du lit.

— Désolée ma chérie, j'ai horriblement manqué de sang-froid. Les voisins vont me prendre pour une folle !

— On s'en fout ! Raconte !

— Bien, mon amour joli, ne panique pas, mais j'ai bien peur que M. Gomez ne soit plus parmi nous. Ses pieds dépassaient de la cave n°3 et je l'ai découvert à l'intérieur étendu de tout son long dans son sang. Il y en a tellement que la terre battue n'a pas réussi à tout absorber. Je ne serais pas étonnée qu'il ait été poignardé et plus d'une fois.

— C'est affreux !

— Oui, ma caille ! Cela me terrifie. Nous avons un assassin dans l'immeuble !

— Mais pourquoi dans l'immeuble ? Cela peut être n'importe qui. Quelqu'un de l'extérieur a pu s'introduire ici ; sans doute pour cambrioler les caves et, surpris par le gardien, il le zigouille !

— C'est sans doute ce que veut faire croire l'assassin. Mais non ! Le mal est parmi nous, mon chaton !

— Maman, tu n'as jamais aimé les voisins mais là tu pousses ! Et en dix minutes, avec un whisky dans le nez, tu as déjà analysé toute la situation...

— Mon cœur, ta mère est encore alerte ! Je t'explique. Depuis le début du confinement, l'immeuble est verrouillé la nuit. J'ai demandé à Gomez de fermer la porte à clés tous les soirs. Il était d'accord avec moi, trop de personnes peu recommandables font de mauvais coup quand les rues sont vides. Je reconnais que je suis devenue un peu peureuse avec l'âge et...

— Tu m'étonnes ! C'est Fort Knox ici !

— En bref, mon lapin, tu verras qu'il y a un verrou de plus sur la porte d'entrée du hall, qui ne ferme que de l'intérieur et tous les soirs il est verrouillé !

— Mais comment font les autres occupants pour entrer ?

— Les gens ne doivent plus sortir avec le confinement, ils n'ont rien à faire dehors ! Ce pauvre Antonio était d'accord avec moi. Tant pis pour eux !

— Soit ! Cela va simplifier le boulot de la police : on devrait peut-être les appeler d'ailleurs !

— Laisse les autres faire ! J'ai eu assez d'émotions pour aujourd'hui. Et puis, je suis une personne vulnérable et fragile. Excepté toi, je ne veux aucun contact extérieur. Tu penses bien que les policiers vont nous amener le virus à coup sûr !

— Bien, repose-toi alors.

Hélène essaye de se détendre mais elle reste soucieuse. Elle s'était attachée à M. Gomez, son Antonio. Il lui rendait beaucoup de services et sa bonne humeur était communicative. Elle n'était pas non plus insensible à son charme. Depuis qu'elle était veuve, elle avait peu de compagnie masculine, c'était aussi l'hécatombe du côté de ses amies. Les hommes, les vrais, étaient rares.

— Ma loute, comment allons-nous faire sans gardien ? Qui va distribuer le courrier dans les étages ? Hors de question de mettre des boîtes aux lettres dans le hall, c'est moche et cela fait vraiment populaire ! Qui va sortir les poubelles, nettoyer les escaliers ? Il va falloir trouver quelqu'un rapidement, et Dieu sait que c'est difficile par les temps qui courent.

— Maman, tu es vraiment terrible ! L'urgence est d'abord de tirer cette histoire au clair et que nous soyons tous en sécurité, avant de se préoccuper de la poussière dans l'entrée.

— Enfin, ce que je vois, moi, c'est que le personnel est de moins en moins fiable et qu'il nous lâche sans prévenir !

— Il est mort, Maman ! Il n'a pas fait exprès, et c'est un motif légitime et recevable de rupture de contrat, je crois !

— Pardon ma puce, je pensais en fait à Jenny, qui est une véritable tire-au-flanc.

Anna hésite, doit-elle encore une fois expliquer à sa mère que sa petite bonne, mère célibataire de quatre enfants, ne peut pas emménager dans une ancienne chambre sous les combles pour s'occuper de sa patronne pendant le confinement, en abandonnant sa

propre famille ? Certaines choses tournent en boucle dans la tête de sa mère mais visiblement pas les explications rationnelles. Finalement, elle botte en touche.

— Au moins, cela me donne l'occasion de venir te chouchouter. J'espérais juste être au calme pour travailler à distance. J'ai un cabinet à faire tourner quand même.

— Malheureusement ta vieille mère est trop turbulente !

— C'est surtout Gomez qui va faire du raffut !

## 2ème étage droite

### Hervé & Bo

Bo sort juste de la salle de bain lorsqu'elle entend comme un cri dans la cour. Il est exactement 7 heures et comme chaque matin, elle s'est levée une demi-heure plus tôt, glissant sans bruit hors du lit pour ne pas réveiller Hervé. Elle ne supporterait pas qu'à son réveil, il la voit toute chiffonnée par une nuit de sommeil, sans parler de l'haleine et du pipi du matin. Tout cela ne convient à aucun homme, quoiqu'ils en disent et, en tout cas, cela ne convient pas à Hervé, qui lui ne se prive pas de le dire. « Franchement, qui a envie de se réveiller à côté d'une gonzesse à moitié endormie, pas maquillée, les cheveux en pétard et qui refoule du goulot ? Si c'est ça, autant qu'elle pète tant qu'on y est ! » Elle sait bien qu'il en rajoute toujours pour faire son intéressant et amuser la galerie, mais de toute façon, elle n'a pas envie d'essayer pour voir et chaque matin, elle se lève en silence, se glisse dans la salle de bains dont elle ressort une demie heure plus tard, fraîche, parfumée et coiffée. Cela ne lui laisse pas suffisamment de temps pour se maquiller vraiment, mais elle a développé une technique personnelle qui, en 3 minutes chrono, lui donne le teint frais, le regard profond et les lèvres subtilement brillantes tout en gardant le côté naturel qu'Hervé affectionne tant. Lorsqu'elle le réveille à 7 heures et demie en lui apportant son café, son croissant chaud et son jus d'oranges pressées, il est à chaque fois émerveillé et il le lui fait savoir à sa manière habituelle et toute personnelle. « Tu sais que tu es superbe au réveil, même pas maquillée et déjà sublime ? Profite bien ma vieille, ça durera pas toujours. Un matin tu vas te réveiller avec des poches sous les yeux et un double menton, aussi décrépite que le vioque qui dort avec toi et qui se fripe à vue d'œil ». Bo se dirige vers la cuisine, seconde étape habituelle de son parcours matinal. Mais ce matin, elle n'allume pas le four pour y faire cuire les croissants, elle ne prépare pas le café ni le jus d'orange, du moins pas tout de suite. D'abord, elle s'approche de la fenêtre, pas de doute c'est bien Niampog Hélène, la mamie du premier qui hurle comme une possédée. Elle l'appelle comme ça car elle lui a toujours fait penser à sa grand-mère Hmong, morte là-bas en Guyane depuis bien des années maintenant. Bo ouvre la fenêtre et entrouvre les volets pour mieux entendre. Niampog Hélène hurle quelque chose à propos de la cave et de monsieur Gomez, le gardien. En écoutant attentivement, elle finit par extraire un sens du

charabia de la mamie en folie. Si elle a bien compris, Hélène a découvert M. Gomez gisant dans son sang au niveau des caves. Il semble qu'il ait été tué. Elle referme volets et fenêtre. Aujourd'hui, le soleil attendra un peu avant d'être invité dans sa cuisine. Tout en réfléchissant, elle allume le four. Quelle histoire tout de même, Gomez assassiné, ça va foutre un sacré bazar. Même si la mamie n'a pas été d'une clarté biblique, maintenant tout le monde est au courant. Gomez est mort et son cadavre gît dans la cave. Elle prépare le café, sans oublier les grains de chicorée et le carré de chocolat noir au fond du filtre, c'est comme ça qu'Hervé aime son arabica du matin. Elle prend trois belles oranges sanguines. Il est 07:22. Elle est un peu en retard sur son horaire habituel mais pas de soucis tout sera prêt à 07:30 pour réveiller Hervé. Plus que quelques minutes à attendre, inutile de le réveiller tout de suite pour lui apprendre l'assassinat de Gomez. Quelques minutes de plus ou de moins ne changeront rien pour Gomez qui est gentiment en train de refroidir dans la cave. Non, la seule question qu'elle se pose, c'est de savoir comment elle doit annoncer ça à Hervé. Elle a toujours eu du mal à savoir s'il l'appréciait. Bien sûr, lorsque le gardien lui faisait une remarque parce qu'il fumait dans les parties communes ou qu'il faisait la vidange de sa vieille Triumph dans la cour, Hervé ne manquait pas de le remettre en place vertement. « Toi, quand tu auras fini ta croissance et que tu arrêteras de ressembler à une ébauche de demie portion, je t'autoriserai peut-être à m'adresser la parole. En attendant retourne dans ton terrier. C'est encore là que tu fais le moins de tort aux pauvres passants qui n'ont rien fait à personne et qui sont quand même obligés de voir ta sale gueule de fouine. » Gomez ne répondait rien, mais il avait un petit sourire en coin qui pouvait laisser supposer que, tout comme Bo, il appréciait en esthète les saillies verbales d'Hervé. Ou alors il ruminait en silence une vengeance terrible qu'il savourait à l'avance. Peut-être y avait-il entre eux une sorte de complicité masculine et générationnelle. Bref, ces réflexions ne l'aident pas à décider de la meilleure manière d'annoncer à Hervé le grand scoop du matin. Finalement, comme à son habitude, elle cesse simplement d'y penser et quand 07:30 s'affiche au cadran de l'horloge, elle ouvre les volets comme chaque matin. Et lorsque Hervé signale par son grognement d'ours brun qu'il est suffisamment conscient pour qu'on puisse lui adresser la parole, elle lui dit simplement :

— « Bonjour mon amour, on dirait bien que ton pote le portier s'est fait dessouder dans la cave cette nuit. »

## **RDC gauche**

### **Kathy et Kevin**

Katie a toujours froid lorsqu'elle est au lit, elle pense toujours à se faire une bouillotte avant de se coucher le soir après le film de 21h. Avant, elle avait Petula, une petite Chihuahua qu'elle avait nommée en hommage à Petula Clark. Elle venait se blottir contre elle la nuit mais, depuis sa disparition inexplicable l'année dernière, la bouillotte l'avait remplacée.

Depuis le début du confinement, Katie a du mal à dormir, de vieilles angoisses renaissent. Confinée à Paris, ce n'est pas drôle mais, au moins, elle a la cour.

Ce matin, Katie se réveille en sursaut, elle entend comme des cris étouffés, des cris qui viennent de la cour. Mais, mais .... Elle reconnaît la voix de sa voisine du dessus, Hélène, la bourgeoise du premier. Katie tend l'oreille. Il est question de gardien ... de Gomez...de cave ?

Katie se rue sur l'œilleton de sa porte et voit effectivement sa voisine passer aussi vite que possible devant sa porte, haletante, et monter l'escalier... en s'agrippant à la rampe, paniquée.

Katie entend le parquet du dessus craquer... des bribes de voix mais rien d'audible si ce n'est de l'affolement.

Katie se recouche, elle verra plus tard...

Katie, Kevin, leurs prénoms commencent par la même lettre, ils sont unis, pour le meilleur. En réalité, Katie s'appelle Catherine, mais quand son fils est né lorsqu'elle avait 19 ans, en 1980, elle ne voyait qu'un seul prénom possible pour la prune de ses yeux qui venait de voir le jour, son héros, son homme. Il sera fort, brun, puissant, viril, démerde, il s'appellera Kevin.

A la naissance de Kevin, elle habite déjà dans ce magnifique hôtel particulier du 7ème arrondissement de Paris. Elle y vit au rez-de-chaussée dans un trois-pièces manquant de lumière mais donnant sur cour, et quelle cour !

Pour Katie, elle est une véritable oasis. Impeccablement entretenue depuis de nombreuses années, on y trouve des saule-pleureurs, des glycines, des ormes. Selon les saisons, on peut respirer les senteurs des giroflées, des pensées ou des jacinthes ou bien des bégonias et des pétunias.

L'aménagement de la cour contribue au bien-être de tous les habitants de l'immeuble, la végétation apportant beaucoup de fraîcheur l'été.

On y accède par un perron donnant sur l'entrée principale. De grands miroirs ornent les murs de celle-ci, du marbre blanc provenant d'Italie couvre les sols.

Katie se sent bien chez elle. Son appartement fait partie des plus petits appartements de l'immeuble mais l'espace lui est suffisant. Deux chambres et un salon font son bonheur. Ce dernier donne sur la cour ainsi que la minuscule cuisine dans laquelle elle a quand même pu installer une table pour deux. Un couloir mène aux deux chambres ainsi qu'à la salle de bains. Une cave, la numéro 3, agrmente l'appartement.

La vie y est plus qu'agréable, elle qui a vécu toute sa vie dans le 9.3, à Aubervilliers exactement, avant que les Bobos parisiens ne réalisent qu'il existe une autre banlieue que les Hauts-de-Seine et achètent de vieilles usines désaffectées pour en faire des lofts de 200 m<sup>2</sup>.

Sa mère était serveuse dans un café à l'embouchure du périphérique. D'un côté, le périphérique intérieur, de l'autre le périphérique extérieur, chacun choisissait son camp, on ne se mélangeait pas à cette époque. Le café s'appelait l'Auber. Le dimanche, Katie aimait boire une grenadine en terrasse avec son père et lui prenait un verre de blanc. Elle était fière de sa mère qui avait les ongles vernis assortis à son rouge à lèvres, habitude que Katie gardera des années plus tard. Elle tutoyait tous ses clients, et les clients le lui rendaient bien.

Le père de Katie était un jour livreur, un jour vendeur en animalerie, tailleur pour dames (les dames d'Aubervilliers n'étaient pas très exigeantes), ou ouvrier dans un cinéma, bref vous l'aurez compris, le père de Katie se cherchait... mais ce qu'il cherchait surtout, c'était à faire fortune, rapidement et facilement. Et pour cela, il avait une occupation plus singulière, le jeu. Il jouait à tout ce qu'il était possible de jouer quand son emploi du temps le lui permettait, c'est à dire souvent. Il jouait aux cartes, aux dés, aux dames, aux petits chevaux... Cela rendait bien service à sa femme qui, est-il nécessaire de le préciser, ignorait tout de son vice et de ses occupations. Il s'occupait

en effet de Katie, la faisait déjeuner le midi, allait la chercher à 16.30 à l'école, la faisait goûter au square et lui faisait faire ses devoirs.

Il avait un pacte avec sa fille, elle ne devait jamais parler des occupations clandestines de son père. Jamais. En échange, il céderait à tous ses caprices. Le pacte avait été signé allègrement face à un bol de chocolat chaud et des crêpes au sucre.

L'admiration de Katie pour son père est la même que celle envers son fils.

Et pourtant, Kevin mérite-t-il la bienveillance de sa mère ? Celui que l'on surnomme le Taulard lui en a fait voir de toutes les couleurs. Son surnom s'explique par un court séjour qu'il a effectué en prison à la suite d'un cambriolage raté dans le seizième arrondissement. Cela remonte à quelques mois, ce n'est pas si loin, mais Katie a une qualité, elle a la mémoire courte. Cela lui évite de se rappeler les coups de téléphone au milieu de la nuit pour aller chercher son fils au commissariat, les visites des copains avec des paquets ou les soirées de beuverie avec les filles. En bonne mère, Katie courbe l'échine sous les regards des voisins qui en ont assez de son fiston. Des pétitions ont été écrites, des plaintes ont été déposées au commissariat mais Katie ne peut s'imaginer un seul instant l'éventualité de son départ de l'immeuble.

Heureusement, Monsieur Gomez était compréhensif et fermait les yeux sur les combines de son fils. Monsieur Gomez, Gomez pour les intimes de l'immeuble, était le gardien. Homme à tout faire, il avait l'estime de chacun des habitants, le respect aussi. Il savait y faire et avait bien compris que se rendre indispensable était la clé de son succès à venir. Mais nous y reviendrons plus tard.

Il savait bien que Kevin n'était pas un mauvais bougre, il avait un peu le sang chaud, c'est vrai, mais ce n'était pas un méchant, le Kevin. Sauf que quand il boit, le Kevin devient une mauvaise personne, il ne faut pas se trouver en travers de son chemin, sa mère sait qu'il pouvait aller loin, très loin.

Ces derniers temps, confinement oblige, il boit de plus en plus.

Il reste dans l'appartement à jouer à la console, à fumer des joints et vider des bouteilles de rouge. Pas très glorieux le Kevin, loin de l'image d'Épinal que sa mère a de la famille. Dans ces moments-là, Katie est toujours là pour essayer de le calmer, de le raisonner mais la folie est toujours plus forte. Quand elle sent que son fils ne se contrôle plus, elle ferme vite les fenêtres pour que les voisins ne l'entendent pas hurler. Le seul à réagir

était Gomez. Il n'hésitait pas à venir frapper à la porte et à demander à Kevin de se calmer. Sous l'autorité masculine, Kevin s'enfermait dans sa chambre pour cuver son vin.

## **2<sup>ème</sup> étage gauche**

### **Nina et Charles**

Le cri lui parvient jusqu'au plus profond de sa conscience et la fait émerger du sommeil en un clin d'œil. Un cri d'hystérie, mélange de peur et de panique et d'un je-ne-sais-quoi de désespoir. Il est arrivé quelque chose de grave, encore. Nina saute de son lit et se précipite à la fenêtre de la cuisine, se penche pour mieux apercevoir Hélène, au milieu de la cour intérieure, hurlant comme une forcenée... ce qu'elle semble être, toutes choses égales par ailleurs. Nina repart en courant vers la chambre, sa nuisette en soie encore imprégnée de l'odeur animale de sa nuit débridée.

— Charles, ... Charles, réveille-toi !

— Quoi ? La voix est pâteuse. La nuit n'a pas été que sexuellement effrénée. L'alcool a aussi coulé à flot.

— Antonio est mort !

— Encore ?

— Putain, qu'est-ce qu'on va faire ?

Charles est complètement réveillé, comme douché par la nouvelle. Il porte ses 55 ans avec élégance et assurance. C'est un homme qui se sait beau et s'entretient 3 fois par semaine pour le rester. Mais, ce matin, assis dans son lit froissé, les cheveux poivre et sel qui résistent au temps et dont il est si fier, ne sont qu'un champ de bataille et son corps, si souple et léger malgré les années, apparaît flasque et voûté. Nina en est contrariée. Elle, qui n'a pas pris un gramme malgré la naissance des garçons, qui résiste chaque jour à toutes ces merveilleuses mais épouvantables tentations que sont la charcuterie et le chocolat pour toujours rester cette belle femme mince et élancée, elle, oui, elle, s'aperçoit, en voyant ainsi son mari, que la chute n'est pas loin. Ce moment de basculement où la vieillesse s'est insinuée dans ton corps sans même que tu t'en sois aperçue, où tu auras beau augmenter le nombre d'heures de Pilates et le prix des crèmes, camoufler les cheveux blancs et les pattes d'oie, limiter les expositions au soleil et les fellations, mon Dieu, non ...et arriver à envisager, non sans une once de scrupules

et quelques regrets, une petite intervention divine quoique chirurgicale. Oui, ce moment est en train d'arriver.

— Nina, oh Nina ! T'es là ? beugle Charles.

— Pardon, oui, qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu m'inquiètes, des fois. Bon sang, Antonio ! Qu'est-ce qu'on fait ?

— Ah oui, Antonio, putain !

— On ne peut pas appeler la police.

— Non, c'est clair.

— Mais quelqu'un va le faire, forcément. On est mal, on est très mal.

— Oh putain !

— Et arrête de jurer ! C'est insupportable, cette habitude de jurer quand tu es en panique. C'est d'un vulgaire !

— Tu ne te plains pas toujours, de mon langage de charretier.

— Le sexe, c'est autre chose. Mais, enfin, Nina, tu ne réalises pas, là ? Antonio est mort.

— Si, si, très bien. Et on est les derniers à l'avoir vu en vie. Si, si, je réalise très bien, figure-toi.

— Bon, on est les seuls à le savoir. Entre la mamie Bettencourt du 1<sup>er</sup> et la paumée du rez-de-chaussée, on devrait être tranquille.

— Et leurs enfants ? Et les voisins ? Putain de confinement.

— Je ne vois pas le rapport avec le confinement. Au contraire, personne n'a dû sortir de son appartement cette nuit. Antonio n'a sûrement croisé personne en redescendant dans sa loge.

— On n'en sait rien. En attendant, la police ne va pas tarder à arriver. Habille-toi et rangeons la chambre. On doit vérifier qu'Antonio n'a rien oublié ici.

— Tu as raison.

— Putain, son préservatif ! Il doit encore être dans la poubelle de la salle de bain. Et là, question ADN, ils en auront un plein bocal.

Charles, qui s'habillait à toute vitesse, se précipite dans la salle de bain et soulève le couvercle de la petite poubelle en inox.

— Han ! Mon Dieu ! Y en a deux !

— Ah ben, tu connais Antonio.

— Ah mais c'est immonde. Je ne peux pas toucher ça !

Nina le rejoint en terminant de fermer sa jupe.

— Parce que moi, je peux ? s'insurge-t-elle.

— Ok, bon, on a des gants en plastique ?

— Est-ce que j'ai une tête à faire la vaisselle ? s'énerve Nina.

— Ok, bon, faut qu'on trouve un truc pour sortir ces machins de là.

— Je sais ! On va prendre un autre préservatif.

Nina se précipite vers sa table de chevet et revient avec un sachet qu'elle commence à ouvrir avec les dents.

— Et ? l'interroge Charles.

— Et en glissant ceux toigts tetans, ah, ça y est, regarde, je vais pouvoir les attraper, mais l'un après l'autre. Faut juste prier pour qu'ils ne glissent pas parce que je ne nettoie pas par terre, t'es prévenu.

Et Nina s'attelle à la tâche de sortir le premier préservatif usagé de la poubelle.

— Fais super attention, l'exhorte Charles.

— Ce n'est pas une bombe atomique, non plus. Bon, j'en fais quoi, maintenant ? s'inquiète Nina, revenue dans la chambre, avec le petit ballon de baudruche qui se balance au bout de ses doigts.

— On va le brûler. Dans les films, ils font tout brûler pour faire disparaître les preuves.

— Brûler du plastique ? N'importe quoi. Non, on va... on va...

— Et si on le jetait par la fenêtre ? propose Charles.

— Sur Hélène ?

— Mais elle est sûrement déjà rentrée chez elle !

— Et comment t'explique aux flics qu'un préservatif a sauté par la fenêtre ? Sans compter que l'ADN dedans, aucun doute, c'est celui d'Antonio, mais sur la partie externe, c'est le mien... ou le tien.

— C'est juste ! reconnaît Charles. Trouve une idée, toi !

Ce faisant, Charles bouscule malencontreusement le bras de Nina qui laisse la capote usagée lui échapper des doigts pour s'écraser lamentablement sur le tapis persan du grand oncle et se vider de son contenu au milieu des fibres textiles et des motifs cachemire.

— Merde ! Le tapis de Tata Kilt ! s'exclame Nina.

— Je croyais qu'il appartenait à ton oncle.

— Oui, mais il était de la jaquette... et avait des origines écossaises. Du coup, dans la famille...

— Ok, bon, c'est pas le moment.

— Qu'est-ce qu'on va faire ? s'inquiète Nina.

— Je m'en occupe.

Charles attrape une de ses savates, se met à quatre pattes et, avec la semelle, commence à étaler le liquide, un peu trop épais, à son goût, sur le tapis en essayant de le faire pénétrer au maximum. La technique semble marcher mais dès qu'il appuie un tant soit peu sur l'endroit, le liquide ressort à la surface et une odeur un peu fétide commence à se répandre dans la chambre.

— Je vais vomir !

— Evite le tapis, Nina.

Elle se précipite dans les toilettes et se vide au-dessus de la lunette. En se brossant les dents à la vitesse de la lumière, une idée lui vient.

— Mais, avec le confinement, les flics ne peuvent pas venir.

— Exact. Sauf s'ils mettent une combinaison intégrale. Ce virus va peut-être bien nous rendre service, finalement.

— Et avec tout cet équipement, même s'ils marchent sur le tapis, ils ne s'apercevront de rien.

— Bien vu. Amène-moi l'autre préservatif, s'te plaît.

— Heu, où est-ce que j'ai mis celui qui me sert de pince ?

— Tu l'avais au bout des doigts il y a deux minutes.

— Je sais, il a dû tomber dans les toilettes quand j'ai...

— Stop ! Va voir.

Nina découvre sa pince-capote, remplie d'air, qui surnage dans l'eau des toilettes.

— Effectivement, il est là. Apparemment, ça ne part pas avec la chasse d'eau. Je vais en prendre un autre. Mais, du coup, on va en avoir 4 sur les bras. Ça change de leur emplacement habituel, remarque ! s'en amuse Nina.

— Nina, ce n'est pas le moment de rigoler. L'heure est grave. Et je n'arrive vraiment pas à faire pénétrer. Ça glisse trop.

— C'est un peu le principe.

— Nina, ce n'est vraiment pas le moment. Passe-moi plutôt l'autre capote.

— Hors de question que tu étales encore son contenu sur le tapis de Tata Kilt. J'aime trop ce tapis. J'ai une autre idée.

Nina ouvre un nouveau condom, va récupérer la deuxième capote usagée dans la petite poubelle en inox, attrape le petit ballon dans la cuvette avec une serviette de bain, ramasse le premier qui gît par terre sur le tapis et part dans la cuisine avec les 4 préservatifs. Elle revient dans la chambre au bout de quelques minutes avec un grand sourire.

— Qu'est-ce que tu en as fait ? l'interroge Charles.

— Je les ai mis dans un endroit où personne n'ira jamais les chercher.

— Raconte.

— J'ai farci le poulet avec !

**Samedi 28 mars**

**7h30 du matin**

## 1<sup>er</sup> étage

### Hélène et Anna

Anna est à l'affût, elle n'est pas tranquille, elle écoute les bruits de l'immeuble. Cela s'agite dans l'appartement du dessus, celui de gauche, le parquet grince. L'annonce du meurtre provoque un véritable branle-bas de combat. C'est louche. Anna ne les connaît pas bien car ils ont emménagé il y a peu. Sa mère, qui lui raconte tout ce qui se passe dans l'immeuble, est persuadée qu'ils font « des parties fines » dans leur appartement. Elle a souvent entendu des bruits peu ambigus qui provenaient de leur salon. La vieille dame, qui ne prononce aucune vulgarité en temps normal, se lâche littéralement lorsqu'il s'agit de sexe et de ses voisins. Elle les surnomme, avec les yeux qui brillent, « les petits cochons de baiseurs ». Et lorsqu'elle relatait au gardien ce qu'elle avait entendu, elle écoutait avec un plaisir non dissimulé Gomez rajouter des détails scabreux. Il était bien d'accord avec elle, ces gens avaient de drôles de mœurs.

Anna, toujours soucieuse, regarde par le judas de la porte d'entrée si des voisins se décident à descendre. Sa mère commence à lui tourner autour et lui demande d'un ton enjoué :

— Eh bien, tu ne travailles pas sur ton ordinateur ce matin ? C'est le week-end, Darling chérie ?

— Je n'ai pas vraiment la tête à bosser. Il y a un cadavre dans le sous-sol et la police va débarquer.

Anna observe sa mère qui lève les yeux au ciel et essaye de laper la dernière goutte de whisky au fond de son verre. Après une courte pause, elle reprend :

— J'ai du mal à comprendre, il y a une demi-heure à peine, tu étais hystérique et maintenant tu trouves la situation complètement normale !

— D'abord, ma caille, ta mère n'était pas hystérique mais un peu remuée, cela peut se comprendre. Et puis, le whisky m'a fait du bien, et j'avoue que la scène est désormais un peu floue.

— D'accord, cela doit être une réaction normale post-traumatique, tu es dans le déni. Ce n'est pas plus mal, c'est une forme de protection.

— Non, mon ange, j'ai bien intégré que l'on a massacré le gardien, mais la vie continue et... A ce propos, il faudrait que tu descendes chercher ma yaourtière et du vin en quantité, et ce avant que la police ne condamne la scène de crime car après, nous pourrions bien nous retrouver chocolat... plus de yoghourt et plus rien à boire !

— C'est surréaliste ! Tu peux peut-être te passer de yaourt vu les circonstances. Et puis d'ailleurs, c'est quoi cette nouvelle mode ? Tu as sifflé les quatre lots « format famille nombreuse » en à peine dix jours ! Comment tes intestins peuvent supporter ça ? Et n'oublies pas que nous avons seulement trois rouleaux de papier toilette pour finir le confinement ! Pas de blagues !

— Ta mère, petite beauté, n'a jamais eu de désordre intestinal. Les yoghourts, c'est blanc, pur et chic, cela nettoie de l'intérieur. Mais assez parlé de choses dégoûtantes, tu descends oui ou non ?

Anna préfère ne pas répondre. Malgré ses quarante-cinq ans, cette femme redoutable dans le milieu des affaires redevient, par moment, une adolescente soumise et boudeuse devant sa mère. Elle tourne les talons et va écouter ce qui se passe dans l'autre appartement du second, celui qui se trouve au-dessus des chambres. Le vieux beau et sa poule semblent nettement plus calmes que les autres, peut-être un peu trop tranquilles. Sa mère le surnomme le colon, en référence à la vie d'expatrié en Afrique qu'il a menée pendant de longues années. Hélène le méprise, le trouvant sans-gêne et vulgaire comme un nouveau riche. Gomez ne l'aimait pas non plus. Il avait sans doute le béguin pour la petite pépé asiatique que se tape le vieux baroudeur. Ce voisin pourrait bien être un ancien mercenaire qui mouille encore dans de sales affaires.

En attendant, le temps passe et il n'y a toujours pas d'enquêteur dans l'hôtel particulier. La police se déplace-t-elle dans les lieux confinés ? Y aura-t-il encore une place à la morgue pour mettre le corps ? Anna ne tient pas en place et retourne observer les éventuels allers et venues sur le palier. Pour l'instant, personne ne descend. La position est inconfortable, elle rejoint sa mère dans le salon, qui tourne toujours en rond.

— Nana chou, je ne sais pas trop quoi faire. J'ai bien regardé les tutos que tu m'as envoyés hier mais cela n'a rien de drôle.

— Maman, ce sont des tutos pour faire le ménage, cela n'a rien de poilant, mais cela pourrait t'inciter à t'y mettre... Je refuse de faire ta salle de bain et ta chambre !

— Ne t'énerve pas mon trésor, j'ai regardé attentivement, et je pense que c'est au dessus de mes forces. Le récurage des toilettes, c'est totalement abjecte. Mais j'ai une solution, je vais demander à notre petite voisine du rez-de-chaussée de venir faire quelques heures de ménage, je sais qu'elle ne roule pas sur l'or.

— La notion de confinement n'a pas l'air complètement clair pour toi. Katie ne peut pas monter. Nous n'avons même pas le droit de nous croiser dans les couloirs. Chacun reste chez soi !

— Il y a bien quelqu'un qui a croisé Gomez hier soir...

— Et cela ne lui a pas réussi ! Fin de la discussion, tu vas nettoyer tes quartiers, cela va t'occuper.

Anna connaît un peu Katie et les difficultés de cette dernière avec son fils Kevin. Il a réussi à se mettre tout le monde à dos dans l'immeuble en faisant régulièrement des fêtes dans la cour. Musique, rires et cris dérangent la quiétude des lieux. Et le lendemain, il faut ramasser les bouteilles de bière, les mégots et même nettoyer les vomis. Plus récemment, il est devenu violent. Hélène avait appelé plusieurs fois sa fille, terrorisée par les bruits de vaisselle cassée et de coups dans les murs. Gomez, qui était à proximité dans sa loge au rez-de-chaussée, était intervenu quelques fois. Anna se demande jusqu'où pourrait aller Kevin sous l'emprise de l'alcool ou d'autres substances illicites.

— Ma grande, tu n'as pas été très claire tout à l'heure. Est-ce que tu veux bien descendre chercher ma yaourtière et du vin ? Je n'ai pas trop envie d'y retourner, et puis, toi, tu ne l'as pas encore vu M. Gomez...

— Cela pourrait me faire une distraction, c'est ça ?

— Ne le prends pas sur ce ton, ma bichette. Mais reconnais que c'est quand même quelque chose que l'on ne voit pas tous les jours.

— J'espère bien !

— J'ai fait un petit plan de la cave pour t'indiquer où tu trouveras l'appareil et les bonnes bouteilles. Voilà un panier, tu en prends au moins six.

Anna capitule, elle se rend dans la cuisine et, au milieu des produits d'entretien, attrape une paire de gants en caoutchouc et un masque de bricolage. Elle n'a jamais vu de cadavre, elle a peur de l'odeur, et elle ne veut pas laisser d'empreintes.

Elle se décide enfin à descendre sous le regard satisfait de sa mère. Arrivée devant l'escalier du sous-sol, elle actionne l'interrupteur pour allumer et lance un appel timide en direction des caves.

— Hou hou, il y a quelqu'un en bas ?

Elle se trouve ridicule, si la lumière est éteinte, c'est qu'il n'y a personne. Mais cela veut aussi dire que quelqu'un est déjà venu. Hélène n'a sans doute pas pensé à éteindre dans sa fuite. Anna descend puis avance dans le couloir des caves jusqu'à la numéro 3. Elle se retrouve devant le corps et jette un coup d'œil pour vérifier le récit de sa mère. Elle ne s'attarde pas et retourne rapidement sur ses pas pour ouvrir le cellier n°1, le plus grand. La yaourtière recouverte de poussière est à sa place et elle découvre, cachée sous des cartons, une quarantaine de bonnes bouteilles. Elle attrape de quoi satisfaire sa mère et quitte au plus vite ce lieu glaçant.

## 2ème étage droite

### Hervé & Bo

— Quel con ! Non mais je te jure, quel grand con ! Il ne faut vraiment pas être malin pour jouer les super barbouzes ! Plus de 20 ans en Afrique pour finir par se faire stupidement buter dans la cave d'un hôtel particulier parisien !

Bo ne dit rien. Elle écoute simplement Hervé, elle prend son air tranquille et juste vaguement intéressée, limite ennuyée d'avoir à entendre de vieilles histoires africaines. En réalité, elle est accrochée aux lèvres d'Hervé. Durant les dix dernières minutes, elle en a appris plus sur son mari que pendant leurs trois années de mariage. C'est étonnant à quel point les souvenirs remontent à la surface lorsque quelqu'un décède. Plus étonnant encore ce besoin irrésistible de raconter, partager ses souvenirs qui remontent en chapelet du plus profond de notre cerveau pour éclater à la surface de notre conscience. Il doit exister une espèce de mécanisme, comme une purge, qui nous pousse à évacuer tous ces moments oubliés dont nous sommes désormais les seuls détenteurs. Hervé est en train de parler du Tchad lorsqu'il s'interrompt au milieu d'une phrase. Il regarde Bo comme si elle venait de se matérialiser brusquement par magie au milieu du salon, et change de sujet.

— Bon Bo, raconte-moi, ne reste pas plantée là comme une plante verte.

Il aime bien commencer par « Bon Bo » ou alors « Dis donc Bo » ou bien « Hé Bo » ou encore « Quoi Bo » mais son préféré c'est « Ma Belle Bo ». Il se demande parfois s'il n'aime pas autant le prénom que sa femme elle-même. Et puis il y a cette ambiguïté lorsqu'il dit « Mon amour est Bo » et qu'il voit la pointe d'interrogation dans le regard de son interlocuteur. « Tiens, Hervé serait gay ? Je ne l'aurais pas cru ». Tout cela l'amuse beaucoup. Bo s'exécute sans se faire prier, elle lui raconte les cris incohérents du début puis les bribes de phrases qui finalement l'ont convaincue qu'elle n'avait pas compris de travers. Le message est fort simple en fait, Gomez est mort. Hélène l'a découvert dans une cave peu avant 7 heures du matin.

— Et tu as fait quoi ?

— Je t'ai pressé tes oranges et j'ai attendu 7 heures 30 pour te réveiller, voilà tu sais tout.

— Rien d'autre ?

— Non rien pourquoi ? Qu'aurais-tu voulu que je fasse ?

— Oh, je ne sais pas, appeler les secours, la police peut-être ? Ce sont des choses qui se font dans ce genre de circonstances.

— Et pourquoi j'aurais appelé la police ? Je n'y suis pour rien dans cette affaire, ce n'est pas moi qui l'ai tué, ce pauvre Gomez.

— Oui l'argument est défendable, même s'il est assez rare que le meurtrier considère que, puisqu'il est le premier concerné et le premier informé du décès, il lui semble naturel d'appeler lui-même la police.

— Non, je n'ai pas appelé la police.

Bo est un peu boudeuse, elle supporte beaucoup de choses de la part d'Hervé, y compris des moqueries parfois piquantes, par contre elle ne supporte pas qu'il la prenne pour une imbécile. D'ailleurs, elle ne lui en donne jamais l'occasion et si, par malheur, Hervé s'avise malgré tout de la traiter comme une idiote, sa vengeance est terrible. Elle trouve toujours un moyen subtil de lui remettre en mémoire son QI hors norme et son parcours universitaire brillant. D'autant plus brillant, en fait, lorsqu'on le compare au laborieux parcours scolaire de son self-made-man de mari.

— Je suis d'accord avec toi, il n'y a aucune raison objective que nous les appelions. C'est la vioque toc-toc du premier qui l'a découvert, qu'elle se démerde avec ça. Ça lui fera les pieds à cette espèce d'aristo de mes deux.

Hervé supporte mal cette petite vieille pleine aux as qui regarde tout le monde de haut malgré sa petite taille. Il est convaincu que c'est juste une petite pute qui a trouvé le bon filon en épousant un très, très beau parti pour redorer son blason et qui, maintenant qu'elle est rangée des voitures, vient donner à tout le monde des leçons de savoir-vivre et de bienséance. Mon cul oui, c'est juste une salope qui n'a jamais rien fait d'autre de sa vie que bouger son joli petit cul d'aristo et, une fois mariée, s'est contentée de martyriser une petite armée de domestiques, tout cela sous des faux airs de dame patronnesse toujours tellement soucieuse du sort des plus malheureux. Tu parles, du flan oui, c'est juste une connasse de bourgeoise peine à jouir qui n'a jamais pensé qu'à

sa gueule. Dans la hiérarchie de l'estime qu'il porte aux habitants de l'immeuble, elle n'est pas loin d'occuper la dernière place, en concurrence très serrée avec le glandeur du rez-de-chaussée.

Il faut bien dire que celui-là, objectivement, tout l'oppose à Hervé. Il trimbale sa grande carcasse désœuvrée de petits boulots en grands chômages, ce qui semble le satisfaire pleinement. Il affiche toujours cet air content de soi qui caractérise les vrais abrutis qui se croient plus malins que tout le monde. Il est mesquin, inculte, grossier, mal fagoté et bedonnant. A moins de trois mètres, on s'aperçoit immédiatement qu'il souffre d'une allergie congénitale au savon et à tout ce qui peut ressembler de près ou de loin à un produit d'hygiène. Hervé le soupçonne d'être, à ses heures perdues, un petit bookmaker véreux qui abuse de pauvres immigrés crédules en leur faisant miroiter des gains aussi faciles que chimériques. Bref, une belle ordure qui, pour couronner le tout, répète en boucle les idées les plus stupides qui entrent sans efforts dans sa grosse tête pleine d'eau. Comme il dit souvent : « Si les femmes restaient à la maison pour élever les gosses et si tous les étrangers rentraient chez eux avec un bon coup de pied au cul, y aurait plus de chômage et on arrêterait de se faire emmerder par tous les PD du gouvernement. » Le lien entre le chômage et les préférences sexuelles de nos gouvernants ne semblait pas très clair, mais cela ne le dérangeait pas le moins du monde.

Quand il pense à cet abruti il en vient presque à avoir de la peine pour sa mère, la brave dame du rez-de-chaussée gauche. Il pourrait presque avoir un peu d'affection pour elle. Il aime bien son côté titi parisien qui n'a pas sa langue dans sa poche. Et puis, elle ne prend pas beaucoup de place dans son cagibi. Il trouve ça plutôt bien qu'une pauvre sans le sou puisse continuer à habiter dans le 7<sup>ème</sup>, cela flatte sa fibre sociale, c'est un exercice de mixité sociale appliquée. Dommage qu'elle pue autant que son fiston, ça doit être de famille. Et puis, elle a cette façon de s'approcher à 20 centimètres pour vous postillonner ses bêtises, c'est insupportable. Heureusement, le coronavirus est passé par là et il a désormais le prétexte idéal pour se tenir à distance. Il n'en reste pas moins qu'elle fait tâche, avec son manteau informe et son sac de courses à roulettes écossais. Et surtout, Hervé ne supporte pas sa stupidité crasse. Elle n'est pas bien méchante mais elle fait partie des handicapés du cerveau, ces éternels « non comprenant » qu'il fuit comme la peste. Elle comprend toujours tout de travers et pose sans arrêt des questions stupides. La dernière fois c'était à propos du confinement.

Après lui avoir expliqué longuement que l'immeuble serait fermé à clef jusqu'à une date indéterminée pour les empêcher de sortir afin d'éviter tout risque de contagion, et que tous devaient autant que faire se peut rester dans leurs appartements respectifs, elle avait juste demandé : « Mais alors comment on va faire pour sortir ? » Hervé ne s'était même pas donné la peine de répondre, il avait fait demi-tour et était rentré dans son appartement, épuisé par cet abîme insondable de pure stupidité.

Seuls les voisins de palier trouvent grâce à ses yeux. Non qu'ils soient particulièrement aimables ou remarquables. Pour tout dire, ce sont des gens fort ordinaires qui ne se distinguent de leurs semblables que par leur appétit sexuel insatiable et leur propension à mettre dans leur lit à peu près n'importe qui, pour peu qu'il ou elle soit pourvu d'organes sexuels opérationnels. Ils ne sont pas bien regardants et on ne sait jamais à quoi s'attendre lorsque l'on croise un ou une de leurs conquêtes éphémères. C'est avec gourmandise qu'Hervé et Bo se décrivent la dernière créature aperçue dans l'escalier. Ils commencent toujours de la même manière :

— Devine qui j'ai vu aujourd'hui, je suis sûre que celle-là va beaucoup te plaire.

Commence alors la description proprement dites.

— Imagine la fille naturelle de Hulk et de Dalida. A part la couleur, je t'assure que la ressemblance était frappante. Pour la poitrine, je tablerais sur un bon 95 E engoncé dans un minuscule T-shirt en acrylique orange. Par-dessus tout ça, le perfecto de rigueur et bien entendu un pantalon en simili cuir tellement moulant que je me demande encore comment elle réussit à marcher sans faire éclater toutes les coutures. Aux pieds, deux grosses tatanes façon Docksides. Elle était parfaite, je suis sûre que tu aurais adoré.

Hervé aime bien le côté libertin bobo totalement assumé de ce couple improbable. Il a même un faible pour Nina et son regard égrillard qui semble à chaque fois le mettre au défi de venir participer à ses ébats. Mais Hervé aime trop Bo pour seulement imaginer donner une quelconque suite à ces avances un peu trop directes pour son goût. En fait, ce qu'il aime bien chez Nina et Charles, c'est qu'ils emmerdent le reste des voisins. A part Hervé et Bo, personne dans l'immeuble ne supporte les allées et venues des individus interlopes invités au 2<sup>ème</sup> étage gauche pour s'y envoyer en l'air. Il n'est pas tout à fait juste de dire qu'ils seraient les seuls à ne pas être dérangés par les visiteurs du soir. Gomez, lui non plus, ne se plaint pas de l'hospitalité débordante de Charles et

Nina. Il faut signaler qu'il fait, lui aussi, partie de ces visiteurs du soir et même un peu plus. Alors forcément, il aurait mauvaise grâce à y trouver à redire.

Pendant un instant, Hervé se laisse aller à la mélancolie. Pauvre Toni, il n'aurait plus l'occasion de faire gémir l'insatiable Nina. Pauvre Charles aussi, il avait perdu son meilleur compagnon de jeu et en même temps son grand amour. Pas besoin d'être un fin psychologue pour comprendre rapidement que Charles se mourait d'amour pour le beau gardien aux allures d'andalou. Hervé n'arrive pas à se faire à l'idée que Gomez est mort. Tout ça pour ça. C'est idiot tout de même. Ce n'est pas qu'il doute vraiment de la réalité de ce que Bo lui a raconté, mais il a besoin d'en être sûr. C'est stupide, bien entendu, la vieille dingo du premier n'a aucune raison d'inventer une chose pareille. Mais, d'un autre côté, entre Alzheimer et la démence sénile qui s'approchent à grands pas, qui sait ce qui peut bien passer par la tête de la mamie Hélène ? Il doit en avoir le cœur net. Bo est prête à l'accompagner à la cave, elle ne craint pas la vue d'un cadavre, ça ne sera pas le premier. Mais Hervé est déjà à la porte vérifiant par l'œilleton qu'il n'y a personne dans l'escalier.

— Ecoute, je suis déjà parti, je n'ai pas envie d'attendre que tu te prépares. De toute façon, c'est l'affaire de 5 minutes et ça n'apportera rien qu'on soit à deux à aller vérifier, tu me fais confiance non ?

Ça, pour Bo, c'est l'argument imparable. Comment insister sans qu'Hervé ne le prenne mal ? Elle cède. Il ouvre la porte et disparaît dans l'escalier. Il ne prend pas l'ascenseur, il ira bien plus vite à pied. Et puis, il n'a qu'une confiance limitée dans ce vieux Roux & Combaluzier du début du siècle dernier. C'est un bel objet pourtant, tout en cuivre et marqueterie, avec ses hublots biseautés en cristal, un très bel exemple du savoir-faire industriel et de l'esthétique raffinée de la fin du dix-neuvième siècle. Mais, s'il ne tenait qu'à lui, ce magnifique objet prendrait un repos bien mérité au musée des Arts et Métiers et il aurait été remplacé depuis longtemps par un ascenseur plus moderne, plus silencieux et plus fiable.

Les caves sont éteintes donc il n'y a, à priori, personne à l'intérieur, à part Gomez bien sûr. Il allume et descend les marches, pas à pas, prudemment. L'énergie avec laquelle il a dévalé le grand escalier de marbre, en rebondissant presque sur le tapis de haute laine rouge, cette urgence qui l'a propulsé hors de son appartement et jusqu'à ce sous-sol, tout cela l'a soudain abandonné. C'est très précautionneusement qu'il descend puis s'avance vers la cave numéro 3. Seul le bas du corps dépasse dans le couloir. Aucun

doute, c'est bien lui. Qui d'autre aurait l'idée de porter ce pantalon de velours côtelé orange ? Hervé entre dans la cave, Gomez est allongé sur le dos dans une drôle de position, avec la tête bizarrement penchée sur le côté. Tout le haut du corps baigne dans une large tache de sang que le sol en terre battue n'a pas encore totalement absorbée. Hervé s'agenouille, ouvre le col de chemise de Gomez et détache un collier en acier auquel est accrochée une plaque militaire. Il entrouvre la veste et vérifie les poches, mais il n'y trouve rien. Hervé vérifie qu'il n'a pas de sang sur ses chaussures puis il sort en reculant tout en effaçant ses traces de pas. Il continue ainsi dans le couloir jusqu'à être arrivé au niveau de la cave numéro deux puis il fait volte-face et retourne vers son appartement d'un pas décidé. Bo ne comprendrait pas qu'il s'attarde, elle poserait des questions inutiles et Hervé a horreur de lui mentir.

## **RDC gauche**

### **Katie et Kevin**

Katie, comme tous les matins, prépare le café de Kevin. C'est un café-filtre de la vieille cafetière Moulinex qu'elle aime particulièrement. Son café, elle le prépare la veille, elle le préfère réchauffé, son café, il est moins fort. Un petit coup de micro-ondes et hop c'est prêt.

Kevin n'est pas de bonne humeur ce matin, il a les traits tirés, un peu comme tous les matins mais, aujourd'hui, c'est différent, il ne parle pas ou peu. Il a mis la radio, RTL. Il allume sa clope et ouvre la fenêtre qui donne sur la cour. Katie passe derrière lui et la ferme aussitôt, en regardant de côté. Est-ce de la pudeur ou de la peur mais elle n'ose poser le regard sur la cour déserte et silencieuse.

— Kevin, j'ai entendu la vieille du 1er ce matin, je crois qu'il s'est passé quelque chose d'horrible. Kevin, tu m'entends ?

— Quoi ? Qu'est-ce qu'elle a encore, la vieille ? J'ai encore fait un truc qui lui plait pas ?

— Non, c'est pas toi. C'est Monsieur Gomez, je crois qu'il lui est arrivé quelque chose.

— A Gomez ? Je m'en fous, il peut crever !

— Ben justement...

— Quoi ?

— Ben je crois qu'il est mort...

Silence. Kevin fait tomber sa clope dans son café.

— Dans la cave, c'est la voisine qui l'a dit ce matin à 7h.

— Il est mort comment ?

— Ben, j'en sais rien moi. Comment tu veux que j'sache ? Tu veux pas y aller, Kevin ? Comme ça tu verras si c'est vrai, tu sais la vieille, elle a pas toute sa raison, si ça se trouve elle a eu une hallucination.

— Mais t'es pas bien toi ? Si je me fais gauler, s'il est vraiment mort, et si je croise quelqu'un, j'te rappelle qu'on est en plein confinement.

— Kevin, on est au rez-de-chaussée, c'est pas comme si on était au dernier étage. Tu peux passer par la fenêtre, ni une, ni deux, tu vas vite voir si y a un corps, et pis tu reviens, ni vu, ni connu

— Ni vu, ni connu, t'es marrante, c'est pas toi qu'es déjà allée en taule, et pis dans cet immeuble personne peut me sacquer, il manquerait plus que ça, qu'on me fiche ça sur le dos. T'as qu'à y aller toi ! Moi Gomez, j'pouvais pas le blairer, alors pour jouer les croque-morts, non merci, tu repasseras. Mais toi, tu l'aimais bien, ton Gomez. Gomez par ci, Gomez par-là, il était toujours là pour rendre service, non ?

— Tu veux bien te taire, oui ! Je l'aimais pas plus que ça, Monsieur Gomez. Il était serviable, un point c'est tout. Et avec tout le monde, en plus. Y'a qu'avec toi qu'il avait des histoires mais tu le méritais bien, non ?

— Ah tu crois ça ? Moi, je crois que personne pouvait le blairer, ton Gomez.

— Alors ça, c'est nouveau ! Monsieur Gomez, pas aimé ? Qu'est ce qui te fait dire ça ?

— Ché pas. Je le sais, c'est tout.

— Bon, tu en as trop dit ou pas assez. Dis-moi ce que tu sais ? Y a peut-être un meurtrier parmi nous, et si c'est le cas, il va falloir se méfier.

Kevin en sait beaucoup plus que quiconque sur cet immeuble. En temps de non-confinement, il était toujours à traîner avec ses potes, la nuit, le jour, il lui arrivait aussi d'aller dans les étages et d'écouter ce qui se disait. Il sait, par exemple, qu'Hélène, la locataire du dessus avait très souvent besoin des services de Gomez, un évier bouché, une fuite, une serrure coincée, Gomez était là. Une livraison, une lettre recommandée, Gomez était là.

A plusieurs reprises, Kevin a vu Hélène lui glisser des billets dans la main discrètement. On comprend bien que ça peut encourager la bonne volonté et les loyaux services surtout lorsqu'on a en face de soi une petite vieille qui perd la tête et qui n'a plus la notion de l'argent. On peut faire faire n'importe quoi à des petits vieux sous prétexte de gentillesse et d'attention. Quelques billets, une signature ici et là, et c'est un avenir tout tracé et bien doré qui se profile à l'horizon.

— Kevin, qu'est-ce que tu penses d'Hélène ? Elle n'a jamais été très aimable mais en ce moment, c'est une vraie porte de prison...

— Si j'étais elle, je serais bien contente de la mort de Gomez. Va savoir ce qu'ils avaient combiné ces deux-là. La vieille était seule, fragile et ça, il l'avait bien compris, il savait y faire, ton Gomez.

Le visage de Katie se durcit, elle débarrasse les bols, les rince et rouvre les fenêtres de la cuisine. L'immeuble est silencieux, personne ne va donc appeler la police ? Tout le monde a bien entendu Hélène hurler ce matin ? Et ce corps, il ne peut pas rester comme ça à pourrir ?

Elle revoit le visage de Monsieur Gomez souriant, avec son accent chantant, et préfère penser à autre chose.

## 2<sup>ème</sup> étage gauche

### Nina et Charles

Charles s'assoit au pied du lit. Il ne sait pas ce qui le rend le plus furieux, que Nina ait sacrifié la dernière viande qui leur restait dans le frigo, de découvrir, par hasard, en lisant quelques posts sur son mobile, que le PSG s'apprête à vendre MBappé et Neymar pendant le confinement ou qu'Antonio soit mort.

Ce matin, ils attaquent leur dixième jour de confinement. Ça n'aide pas. Et d'un coup, la tension dans ses épaules se relâche, la pression tombe d'un coup, une immense tristesse l'envahit et des larmes, aussi inattendues qu'abondantes, jaillissent en flot continu.

Antonio. Son Antonio. Enfin, leur Antonio. C'est bien là le problème. A la seconde où il l'avait vu, il en était tombé amoureux. Son regard de braise, son léger accent chantant, ses lèvres charnues et, quand il avait découvert son corps et son membre, il en était tombé définitivement et éperdument amoureux. Mais, c'est Nina qu'Antonio dévorait de son regard de braise et de ses lèvres charnues. Nina ! C'est bien là, le problème. La situation devenait insupportable, intolérable et Charles savait que cela ne pourrait plus durer. Mais, de là à tuer Antonio. La marche était haute. Si seulement il se rappelait de ce qui s'était passé après son orgasme fulgurant qui l'avait fait sombrer dans les limbes. Mais, rien, le néant. Trop d'alcool, la petite ligne en milieu de soirée et l'extase avaient eu raison de sa conscience. Le grand trou noir. Peut-être avait-il tout simplement dormi. Mais, cette situation n'était pas sans lui rappeler de mauvais souvenirs.

Nina s'est assise à côté de lui et l'enserme maintenant de ses bras fins, la tête posée sur son épaule.

— Qu'est-ce qui se passe, mon chéri ? s'inquiète-t-elle.

Que lui dire ? Avouer son amour ? L'interroger sur son trou ? Lui dire combien le confinement lui pèse ?

— Le PSG veut vendre MBappé et Neymar au mercato d'été, finit par lui confier Charles.

Nina est grandement rassurée. Elle avait craint, un instant, qu'il ne l'interroge sur l'attirance mutuelle qu'elle et Antonio avaient ressentie dès le premier jour ou sur ce qu'elle avait fait pendant une partie de la nuit.

— Je comprends. C'est un vrai souci. C'est sûr que les 4 fantastiques vont battre de l'aile, sans eux. A moins de les remplacer par Ronaldo et Messi. Et pourquoi pas ?

— C'est ça que j'aime chez toi, ma chérie. Tu as toujours des idées, invraisemblables et qui n'arrivent jamais, mais tu apportes toujours des réponses, des solutions.

— Sauf dans la situation actuelle, j'en ai peur. Qu'est-ce qu'on va faire, maintenant ? l'interroge-t-elle.

Le silence est lourd, lourd de regrets, d'angoisses, de sous-entendus. Charles se redresse et fixe Nina.

— Rien... On ne va rien faire... et je pense que les autres non plus car la police serait déjà là, sinon.

— Ça ne fait pas de sens, lui répond-elle. Nous, c'est spécial, mais eux, ils ne craignent rien.

Ils réfléchissent ensemble et s'avouent étonnés. Qu'Hélène n'ait pas appelé, avec le stress, ça pouvait se comprendre, mais sa fille, comment déjà, ah oui, Anna. Elle aurait dû les appeler, elle. Nina ne l'aime pas. Elle la sent fourbe, égoïste. Quelle tristesse que les mères riches aient des enfants aussi intéressés. Elle, par exemple, si sa mère avait été riche, ça ne l'aurait pas dérangée, mais alors pas du tout. Elle n'aurait pas été là, à toujours essayer de grappiller quelques sous sur l'héritage, elle. Quelle pitié, quand même. Et même, elle aurait peut-être été plus sympa avec sa mère, histoire d'assurer une succession sans encombre, quoiqu'avec le caractère qu'elle avait, la vioque, ça n'aurait pas été de la tarte. Mais peut-être que si elle avait été riche, sa mère aurait eu un autre caractère, plus sympa, plus aimable, avec plus d'empathie. Elle l'aurait même peut-être aimée. Est-ce que l'argent rend moins méchant ? Nan ! Et moins con ? Non plus ! Finalement, le seul avantage, c'est que les héritiers patientent plus facilement. Quoique !

— Peut-être qu'elle a des trucs à se reprocher, la Mamie Bettencourt ? conclut Charles.

Nina reste convaincue que ce serait plutôt Anna qui aurait eu tout intérêt à faire disparaître Antonio et s'en confie à Charles.

— La quantité de billets de 100€ qu'Hélène lui donnait, pour le moindre service, était hallucinante. Rien que pour lui monter le courrier, un bifton ! Donc 6 fois par semaine, ça fait 600€ et donc 2400€ par mois voire plus. Mais, c'est complètement indécent, en fait ! Et juste pour le courrier quotidien, voire même des factures. Mais, il lui faisait aussi ses courses, allait lui poster son courrier, s'occupait de son pressing, l'accompagnait chez le coiffeur... Mon Dieu ! Tu réalises le gouffre financier que devait être Antonio pour Hélène. Anna devait en être folle ! Folle de jalousie, folle de rage oui, mais folle jusqu'où ? Jusqu'à le tuer ?

— Tu vas trop loin, intervient Charles. On ne tue pas pour quelques milliers d'euros par mois alors que la Mamie Bettencourt est pleine aux as. Ça ne tient pas debout.

— Bon, mais alors, la Mamie du rez-de-chaussée, avec son taulard de fiston ?

L'idée est séduisante. La présence de ce dégénéré dans l'immeuble est devenue insupportable et, là où ils étaient toujours en désaccord avant, ils avaient réussi à s'entendre, Antonio en tête, pour porter plainte contre cet olibrius. La vieille du rez-de-chaussée ne le savait pas encore, mais ils avaient gagné et, sans le confinement, les huissiers seraient déjà là. Oui mais voilà, entre le confinement et la mort d'Antonio, l'expropriation allait passer loin derrière tout ça, voire être complètement enterrée. Une bonne affaire, en somme. Oui, c'était plausible !

— En tout cas, ça tombe bien, cette histoire, s'exclame Nina. C'est excitant. Ça va presque rendre le confinement intéressant. Un p'tit meurtre et hop ! On oublie qu'on est en prison chez nous !

— Nina, Antonio est mort, ce n'est pas drôle.

— A oui, c'est vrai, pardon ! Bon, continuons, propose Nina en reprenant son air sérieux.

— Restent les voisins de palier, reprend Charles. Aucune explication plausible. Eux auraient dû appeler les flics. Lui, Hervé, n'aimait pas Antonio mais juste une histoire de mâles dominants et elle, ma foi, belle comme un cœur.

— Un peu trop d'ailleurs, c'est agaçant, tant de beauté. C'est insoutenable, toute cette jeunesse ! Non, en fait, c'est vieillir qui devrait être interdit ! s'énerve Nina.

— Une femme n'est jamais trop belle, ma chérie. Vous avez beau nous harceler avec vos « Me too » et autres « Balance ton porc », la nature est ce qu'elle est : un homme aura

toujours plaisir à regarder un beau petit cul et une magnifique poitrine dans un joli décolleté. Et vous, vous serez toujours flattées d'un regard approbateur ou d'un mot flatteur. Tu ne peux pas lutter contre ça. C'est ce qui a fait que l'humanité a survécu.

— Tu veux dire que tu cautionnes les agressions ? s'insurge Nina.

— En aucun cas, enfin, voyons. Ce que je dis, c'est qu'il faut éradiquer la violence dans les relations hommes/femmes mais pas la séduction. Et puis, vous vous croyez légitimes à revendiquer, mais je suis régulièrement l'objet d'un regard appuyé et j'ai même eu des propositions très déplacées. Cela m'a juste rassuré sur le fait que j'étais encore appétissant et ça m'a fait du bien à l'égo.

Nina ouvre la bouche pour répliquer mais Charles l'interrompt :

— Ce n'est pas le sujet du jour. On a plus urgent à traiter. Si ça se trouve, Antonio est toujours vivant ! On doit descendre voir.

**Samedi 28 mars**

**9h du matin**

## 1er étage

### Hélène et Anna

Hélène et sa fille prennent le café dans le salon, elles sont détendues. Elles discutent calmement comme si rien ne s'était passé. Toute cette histoire ne les concerne plus. La cave va bien finir par être nettoyée et en attendant, le cocon protecteur de l'appartement s'est refermé sur la mère et sa fille.

Depuis le début du confinement, Hélène essaye de prendre soin de sa fille. Elle est très heureuse d'avoir récupéré son unique enfant, rien que pour elle. Les deux femmes ont instauré une petite routine. Elles sont toutes les deux très matinales mais déjeunent séparément dans leur chambre. Hélène n'a pas l'habitude de côtoyer qui que ce soit en pyjama, pas encore coiffée ni maquillée. Une fois apprêtées et après avoir traité la correspondance et planifié les tâches de la journée, elles se retrouvent toutes les deux à 9 heures précises devant un cappuccino mousseux, comme ce matin.

Anna retourne ensuite travailler dans sa chambre. A 11 heures, Hélène l'interrompt pour une petite pause espresso. Vient ensuite le déjeuner, suivi d'un autre café pris au salon. Enfin, aux alentours de 16h, c'est tea time, puis l'apéritif avant de dîner. A chaque fois, Hélène dresse de beaux plateaux avec le service en porcelaine fine et des petites douceurs qu'elle confectionne elle-même. D'habitude servie par Jenny, la vieille dame se surprend à prendre plaisir à tout préparer elle-même. Ces petites occasions sont pour elle comme autant de petits moments mondains et elle trouve toujours des sujets de conversation agréables. L'entraînement ainsi maintenu lui permet de ne pas perdre la main pour assurer la reprise de ces relations sociales, une fois le confinement terminé.

Anna se plie volontiers à ces rituels, même si elle sait qu'elle aura ensuite la cuisine à récupérer. Quand Hélène se lance en pâtisserie, seule discipline noble de la cuisine qu'elle daigne pratiquer, elle utilise un nombre invraisemblable de plats et d'ustensiles, qu'elle abandonne en pile dans l'évier.

— Maman, peut-être pourrions-nous déjeuner dans la cuisine ? C'est plus simple que de transporter toute la vaisselle et les plats jusqu'à la salle à manger à chaque repas.

— Tu dérailles, mon chou ! Et pourquoi pas des plateaux télé pendant que tu y es ! Je n'ai jamais pris mes repas dans une cuisine et ce n'est pas à soixante-dix-huit ans que je vais commencer !

La pique vexa un peu Anna, mais la rassure sur la réactivité de sa mère. Rien de mieux que de la titiller sur ses principes pour tester ses réflexes et sa répartie ! Lorsqu'Hélène lâchera prise et se laissera aller, ce sera le début de la fin.

Aussi, Anna profite de cette période particulière pour observer sa mère. Elle l'inquiète. Depuis quelques mois, alertée par le banquier, elle avait repris la gestion des comptes et des biens de sa mère. Elle avait alors découvert que la vieille dame dépensait des sommes astronomiques dans des boutiques de luxe, dont certaines spécialisées dans la confection pour homme, et qu'elle retirait beaucoup d'argent liquide. De toute évidence, quelqu'un profitait de ses largesses, et Anna avait clairement identifié le bénéficiaire : Gomez. Celui-ci, sans vergogne, s'affichait devant elle dans des costumes réalisés sur mesures, avec de belles montres ou des lunettes de soleil de marque.

A cela s'ajoutent les absences, les incohérences et les oublis de sa mère, de plus en plus fréquents.

— Tiens, Jenny est encore en retard, ou alors..., sommes-nous dimanche, ma chérie ?

— Maman, tu es sérieuse, là ! Tu te souviens, le confinement, le virus... Et tu ne sais pas quel jour nous sommes ?

— Pas toujours, ma caille, j'avoue, mais j'ai mon petit pense-bête. Je prends mon téléphone, comme ça, et là, je vois que nous sommes... samedi ! Voilà, et mon prochain rendez-vous, c'est lundi 10h chez le notaire, avec Antonio Gomez. Tu vois c'est formidable, j'enregistre tout et je mets des rappels. Jenny m'a montré comment faire.

— A mon avis, ce rendez-vous a été repoussé, tu n'as pas tout noté. Et maintenant, tu peux carrément l'annuler. Mais pourquoi devais-tu te rendre chez le notaire avec Gomez ?

— Alors là, ma biche, tu me poses une colle. Je ne m'en souviens plus du tout.

— Comme tu ne te souviens pas avoir emmené Gomez chez le tailleur de Papa, lui avoir offert des montres et je ne sais quoi encore ?

— Tu es jalouse, mon trésor ? Non, tout ça, c'est un malentendu ! C'est arrivé de manière tout à fait naturelle en fait. Je voulais vider les placards et donner les costumes de ton père. Je les ai proposés au gardien, qui les trouvait très beaux. Malheureusement, Antonio était beaucoup mieux bâti que mon pauvre André. Il ne pouvait pas les porter. Nous sommes allés voir le tailleur pour les ajuster, et de fils en aiguilles, Antonio a préféré avoir ses propres costumes, avec des formes un peu plus actuelles et des couleurs plus gaies. Cela peut se comprendre.

— Mais bien sûr !... Et nous étions drôlement fières d'avoir le concierge le plus chic de Paris !

— Tu sais que le gardien était très serviable avec moi. A mon âge et en étant veuve, j'ai besoin de compter sur quelqu'un et j'ai les moyens de payer alors...

— Il avait surtout l'air d'être ton gigolo !

— Tu as une bien mauvaise image de ta mère !

— C'est, en tous cas, ce que pensent les gens !

— Eh bien, si c'est ma réputation, je regrette de ne pas avoir demandé certaines choses à Antonio...

— Maman !

Anna est, bien sûr, au courant de l'objet du rendez-vous avorté chez le notaire. Ce dernier, voyant se profiler un cas typique d'escroquerie, l'avait avertie. Gomez souhaitait une coquette donation ou mieux, figurer sur le testament de la vieille dame. Le confinement tombait à pic pour sortir Hélène des griffes du rapace. Le problème est maintenant complètement évacué, au grand soulagement d'Anna.

Elle avait déjà tenté de résoudre le problème par l'éloignement, mais sans succès. Lors de la dernière assemblée des copropriétaires, qui avait eu lieu un mois auparavant et à laquelle elle représentait sa mère, elle avait essayé de monter les voisins du second contre le gardien. Elle voulait le faire virer. Il aurait été facile de découvrir les petits trafics du concierge. Son train de vie était particulièrement louche. Et elle savait que des objets d'art avaient disparu chez sa mère. Les preuves n'auraient pas manqué. Etrangement, les autres propriétaires ne la suivirent pas et prenaient même la défense du gardien. Ils ne voyaient rien de scandaleux à ce qu'un concierge zélé reçoive des cadeaux et des étrennes généreuses, obtenus sans menace.

## **2ème étage droite**

### **Hervé & Bo**

Hervé et Antonio, qui à l'époque s'appelaient encore Toni, s'étaient rencontrés en 1997 au Tchad. Hervé bossait alors dans l'humanitaire. Il organisait des convois de camions d'aide alimentaire entre l'Europe et l'Afrique subsaharienne. Il avait posé son sac au Tchad après que des rumeurs de malversation aient fortement ralenti les activités d'Afrique Espoir International, l'ONG qu'il avait créée avec son ex-femme. Hervé avait toujours pensé qu'il n'y avait rien de mieux qu'une association pour faire de l'argent facilement en échappant à la plupart des contraintes auxquelles les entreprises normales doivent se soumettre. Malheureusement le vent avait tourné, et Josiane avait dû faire face à l'attention un peu trop pressante d'un journaliste en mal de scandale. Ils avaient décidé très vite de mettre fin aux activités de l'association et Hervé avait courageusement choisi de rester en Afrique, loin de l'agitation parisienne.

Il s'était fait embaucher par une vieille connaissance dans une antenne de Médecins du Monde qui avait besoin d'un responsable logistique. C'était un contrat de seulement un an mais, en attendant, ça permettait à Hervé de se faire oublier tout en restant actif dans l'humanitaire. Son travail consistait avant tout à organiser le logement et le transport des volontaires envoyés au Tchad pour des missions d'aide alimentaire. Certains d'entre eux effectuaient aussi des formations médicales auprès de jeunes femmes Tchadiennes destinées à devenir bientôt les premières infirmières du pays. Hervé se chargeait donc de l'accueil des jeunes qui venaient des quatre coins du monde pour sauver l'Afrique. Il y avait une majorité de jeunes femmes qui étaient le plus souvent désorientées et déstabilisées en découvrant N'Djaména dont, à l'époque, aucune rue n'était encore goudronnée. Tout le monde logeait dans de grandes villas africaines, qui n'avaient jamais été neuves. Dans la plupart, il y avait malgré tout un groupe électrogène et quelques climatiseurs. Certaines étaient même pourvues d'une piscine.

La nuit tombe tôt à N'Djaména et les loisirs sont rares. Alors, Hervé organisait des fêtes, d'une certaine manière cela faisait aussi partie de sa mission. Il devait assurer la logistique pour tous ces jeunes idéalistes et il valait mieux organiser des fêtes sécurisées

que de risquer les voir vagabonder dans N'Djamena la nuit. Toute la petite communauté étrangère se réunissait chaque soir dans une villa différente, mais le programme était toujours plus ou moins le même, apéro, barbecue, danse, drague et plus si affinité. L'alcool coulait toujours en abondance et les réveils étaient souvent douloureux mais Hervé aimait bien cette vie insouciant d'adolescent attardé. Il aimait bien l'Afrique profonde où tout était possible pourvu que l'on connaisse la bonne personne. Il n'avait aucune envie de retourner dans le stress et les obligations parisiennes. Ici, il vivait caché, oublié de tous, à l'écart du monde et de son agitation. Tout cela ne le mènerait jamais bien loin, il en avait conscience, mais cela ne le dérangeait pas. Pour le moment il était bien ici et il avait bien l'intention d'y rester le plus longtemps possible.

## **RDC gauche**

### **Katie et Kevin**

Kevin n'a jamais posé de questions sur son père. A croire qu'il est plus fin que ce que l'on pense. D'ailleurs, Katie ne saurait pas quoi répondre. Que pouvait-elle dire ? Qu'elle ne se rappelle plus, elle-même, de la tête qu'il avait, ni même de son nom ? Cela remontait à l'année 79. Elle avait suivi sa copine Marianne dans une discothèque, "L'As de pique", en région parisienne, et avait eu l'impression de faire l'école buissonnière pour la première fois de sa vie. Elle avait prétexté des révisions à faire impérativement chez sa copine, la mère de Catherine étant très protectrice envers sa fille chérie, sa fille unique.

A 18 ans, Catherine ne sortait jamais, elle regardait la télé le soir avec ses parents, passait le week-end à travailler, allait quelquefois au cinéma avec des copines mais uniquement avec des copines. Si Catherine prononçait le mot copain, les antennes de sa mère commençaient à s'agiter dans tous les sens et laissaient présager le pire. Elle avait été élevée en entendant de la bouche de sa mère que l'homme, l'homme avec un h minuscule, un tout petit h, était un danger pour elle. Il est vrai que le père de Catherine n'était pas un modèle en termes de courage mais il avait toujours été présent pour elle. Catherine, en 1979, ne pensait pas au danger de l'homme, qu'il soit en majuscule ou en minuscule, et n'avait que faire des recommandations de sa mère. Elle n'avait qu'une envie, celle de s'amuser, de plaire, de s'enivrer de démesures et d'interdits, de se voir belle dans les yeux d'un homme et de s'y perdre. Pendant que sa copine Marianne avait disparu dans les toilettes du sous-sol de « L'As de pique », Catherine se surprit à aller prendre l'air sur le parking de la discothèque en compagnie d'un jeune homme, tout à fait bien de sa personne, sentant l'Eau Sauvage à plein nez et mâchant, comme un demeuré, un Hollywood Chewing-gum.

Le tube "Manureva" se faisait entendre des haut-parleurs du parking et Catherine se sentit dériver, perdre pied, s'abandonner et céder. Nul besoin d'être sur les côtes de Jamaïca ou dans les glaces de l'Alaska pour s'envoler. De retour dans la discothèque, c'est sur "Born to be alive" qu'elle rejoignit une Marianne écarlate, déchaînée, entourée

de deux jeunes garçons à la chemise largement ouverte et au pantalon que l'on nommerait aujourd'hui de déraisonnable voire de carrément ringard.

Pas de hasard. Kevin pointa le bout de son nez 9 mois plus tard et ce ne fut pas qu'une partie de plaisir pour Katie. Sa mère la jeta dehors pour sauver la réputation de la famille, son père opta pour la tranquillité du foyer et ferma les yeux sur le devenir de sa progéniture. Katie se retrouva vite très seule. Au début, les copines étaient compréhensives et aimables pour la loger un temps, mais le fardeau d'héberger une femme et son enfant devenait vite trop lourd et le répit ne durait pas.

Elle trouvait des petits boulots au jour le jour, serveuse, vendeuse sur les marchés, shampooineuse...

Son père avait entendu parler d'une famille, dans les beaux quartiers, qui avait besoin d'une femme de ménage pour quelques heures de repassage. Le job était bien payé et le père avait proposé de garder l'enfant pendant ce temps-là.

Bien sûr, c'était un secret entre eux deux, la mère n'en saurait rien et le pacte avait été signé devant deux pizzas Pepperoni et deux verres de vin.

La famille, qui habitait dans le 7<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, n'était pas des plus sympathiques. Ils habitaient au 2<sup>ème</sup> étage d'un hôtel particulier avec vue sur cour, la mère était avocate en droit des affaires et n'était jamais là, le père était journaliste sportif et était toujours là. Quant aux enfants, ils étaient à l'école et c'était bien comme ça.

La présence de Katie dans le foyer s'est vite fait sentir indispensable et ses heures se sont vues doubler et même tripler.

Ce qui plaisait à Katie dans ce travail n'était ni le quartier, ni la famille, ni les tâches qu'elle accomplissait. Non. Ce qu'elle aimait, c'était ce petit pincement au cœur lorsqu'elle passait le perron de l'immeuble, ce frissonnement lorsqu'elle descendait les poubelles. A tout dire, quand elle se posait dans la cour et qu'elle voyait le rideau se soulever de la fenêtre de l'appartement du rez-de-chaussée droite, le rouge lui montait aux joues et les battements de son cœur s'accéléraient.

Celui qui était le chef d'orchestre de cet immeuble s'appelait Bernard. Jamais un mot plus haut que l'autre, un regard franc et clair, une solution à tous les problèmes, la force

tranquille. Bernard était le gardien de ce petit immeuble bourgeois dans ce quartier sans problème.

Projetons-nous en 1982, Bernard a 30 ans, c'est un solitaire. Veuf ? Divorcé ? Homosexuel ? L'avenir nous le dira. Pour l'instant, le cœur de Katie se remet à battre, elle s'attarde de plus en plus le soir dans la loge de Bernard. Les prétextes sont nombreux et faciles à trouver.

Bernard, quant à lui, devient de plus en plus indispensable au bon fonctionnement de cet immeuble et se fait respecter. Bernard, qui est présent 24h sur 24, qui n'a pas d'obligation familiale et qui ne part jamais en vacances, est l'homme de toutes les situations.

Bernard tombe rapidement très amoureux de Katie et de son fils, ils deviennent très vite inséparables et c'est naturellement que la jeune femme et Kevin prennent possession des lieux.

Le bonheur s'affiche au 28 rue Sainte Bénédicte.

Katie peut inscrire son fils dans les meilleures écoles publiques du quartier tout en gardant ses distances avec les jeunes mamans qui n'ont pas grand-chose en commun avec elle mais sa vie est douce. Bernard part maintenant en vacances avec sa jeune famille, il ferme la loge à 18h et la rouvre à 8h. Les habitants de l'immeuble voient ce changement avec bienveillance et sont heureux pour Bernard. Il est un papa exemplaire, investi et impliqué dans l'éducation du petit et est toujours très amoureux. Les années passent, le cœur de l'immeuble bat aux rythmes des déménagements et emménagements des uns, des naissances et des décès des autres, des baptêmes, des mariages, des crises de couple, des infidélités... Bernard a droit à de jolies étrennes bien méritées et est heureux de gâter Katie et son fils pour Noël.

Kevin, à l'adolescence, est un garçon plutôt difficile, retors à l'autorité et refusant toute discipline. Bernard use toujours de patience, incitant Katie à faire de même.

Le fils ingrat ne reste pas longtemps avec le couple et profite de sa majorité pour quitter les lieux sans un au revoir, sans un merci sous les yeux d'une mère éplorée.

C'est en 2010 que les choses se corsent pour le couple. Une lettre recommandée avec accusé réception informe Bernard, gardien de l'immeuble depuis 1980, d'une mise à la retraite anticipée. En compensation, celui-ci peut continuer à occuper le même

appartement en échange d'un modeste loyer. Recevez, Monsieur, l'expression de nos sincères salutations...bla bla bla.

Bernard accepte la proposition, tout d'abord, sans se poser la question, pensant en premier lieu au bien-être de son épouse. Il s'en veut ensuite d'avoir été aussi lâche et de ne pas avoir eu recours à la justice mais ce qui est fait est fait, et l'on ne peut rien y changer.

L'immeuble accueille le nouveau gardien, plutôt bel homme, élégant, la quarantaine, accent à couper au couteau, célibataire, je vous présente Monsieur Gomez.

Le syndic de l'immeuble le loge dans le deux pièces au rez-de-chaussée, pour un homme seul, c'était bien suffisant.

La vie prend un nouveau rythme avec Monsieur Antonio pour les uns, Gomez pour les autres.

Sauf pour Katie. Pour Katie, ce sera toujours Monsieur Gomez.

Bernard déclare une tumeur sur le poumon gauche, lui qui n'a jamais fumé de sa vie.

Ironie du sort. Le repos ne lui convient pas, les résidents ne le sollicitent plus, la télévision devient trop présente dans sa vie. La maladie n'a pas besoin d'être vicieuse, elle se développe lentement, sûrement, sans adversaire face à elle. Elle aura raison de Bernard le 5 août 2012.

Cette année-là, ils ne sont pas partis en vacances.

Katie perçoit la modeste retraite de Bernard et peut rester dans le trois pièces donnant sur cour.

Elle se revoit 30 ans plus tôt traversant le hall et montant l'escalier en courant pour aller jusqu'au deuxième étage où elle était femme de ménage sous le regard de Bernard au travers du judas.

Elle se dirige vers sa chambre mais, en passant devant la porte d'entrée, elle entend l'escalier craquer. Elle se déplace en silence vers sa porte pour regarder au travers du judas car, maintenant, c'est elle qui regarde au travers de l'œilleton. Elle voit Charles, le nouveau du 2ème, descendre l'escalier sur la pointe des pieds.

Il lui a fallu peu de temps pour réagir. Elle va trouver son fils qui joue à la console dans sa chambre.

— Tu vois, le locataire du 2ème, il est plus courageux que toi, il est descendu, lui.

Kevin enlève son casque de ses oreilles et lève les yeux au ciel.

— Tu parles du charlot du dessus ? Tu m'étonnes qu'il veut aller voir le macchabée, il est inquiet pour ces nuits folles.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Ce que je veux dire c'est que les loulous du 2ème, le Monsieur Charles et sa Belle, ils aimaient beaucoup, beaucoup Gomez, si tu vois ce que je veux dire...

— Ben non, je ne vois pas ...

— Mais ils couchaient tous ensemble, c'était la fête du slip là-haut, et je t'envoie la musique à fond, et je te vide les bouteilles, et tout ce qui va avec !

— Mais Kevin, tu les as vus ?

— Ben non, je les ai pas vus ...

— Ben tu vois ?

— Mais je les ai entendus...

— Monsieur Gomez et les voisins, en train de ...

— Hé oui, ça t'en bouche un coin, hein ???

Silence de Katie

— D'ailleurs, ça pourrait être un mobile non ? Buter par jalousie, ça s'est déjà vu. La liftée s'entiche de Gomez et bing ! Le Charlot ne le supporte pas, ou mieux je sais, ils font des jeux sado-maso et ça va trop loin, du genre, je te frappe, je te mords, je te fouette, je t'attache et oups... trop tard !

— Monsieur Gomez et les voisins ? Le salaud !

## **2<sup>ème</sup> étage gauche**

### **Nina et Charles**

Charles a fait un aller-retour express à la cave et est essoufflé d'avoir remonté les 2 étages aussi vite. Mais la vue d'Antonio, bel et bien mort, les yeux encore ouverts mais déjà un peu vitreux et sa chemise maculée de sang, l'avaient tellement terrifié qu'il n'avait eu qu'une hâte, remonter dans son luxueux et bel appartement, à l'opposé de cette vision d'horreur. Il savait pourtant bien à quoi s'attendre. Fichu confinement. S'il avait pu, il serait vite sorti dans la rue et aurait couru jusqu'à en perdre haleine, le plus loin possible du cadavre.

Leur appartement n'est pas très grand quoique, pour le 7<sup>ème</sup> arrondissement de Paris, 70 m<sup>2</sup> soit un palace, mais il est bien réparti. Le couloir de l'entrée, flanqué d'un grand placard-penderie sur la gauche, dessert le salon/salle-à-manger par deux grandes portes vitrées à droite. Dans la continuité du placard de gauche, une porte ouvre sur une belle cuisine, tout en long, mais suffisamment large pour y préparer confortablement les repas, même à deux. Le bout du couloir donne sur l'espace nuit avec la suite à droite, avec sa salle de bain attenante, les toilettes juste à côté et une deuxième chambre à gauche, où les garçons dorment quand ils sont de passage. Mais Nina l'utilise comme atelier pour ses nombreuses activités manuelles et Charles l'a réquisitionnée comme bureau depuis le début du confinement. Le tout forme un cube où chaque espace est utile, ce qui est rare dans les anciens hôtels particuliers parisiens divisés en plusieurs appartements. Le tout est magnifiquement décoré par Nina dans des tons lin et taupe qui siéent si bien à tous les couples de bobos parisiens.

Nina n'est pas à l'attendre au salon. Tant mieux. Cela lui permet de reprendre sa respiration et de s'éponger le front avec le revers de sa chemise. Quelle histoire ! Le bruit de la douche lui parvient et cela finit de le calmer. Entre toutes les crèmes et autres cache-misères qu'elle s'applique tous les matins, si Nina est sous la douche, il en a encore pour, au moins, une heure de tranquillité. Et il a besoin de réfléchir. Et pour ça, un verre de scotch lui ferait du bien. Quelle heure est-il ? 9 heures... du matin. C'est tôt. C'est très tôt, mais bon. A circonstances exceptionnelles, mesures exceptionnelles.

Le breuvage lui réchauffe le cœur et répand un sentiment de bien-être salvateur au milieu de ce chaos. Et il s'assoit pour le savourer.

Cela fait six mois qu'ils sont arrivés à Paris. Six mois lundi prochain, pour être précis. Mais peu importe. Quoique cela aura son importance en cas d'enquête. Et, si la police remonte plus loin, elle va savoir très vite qu'ils arrivent de Stockholm, en Suède. De Lidingö, pour être précis. Charles aime bien être précis. Petite île de l'archipel mais si proche de Stockholm qu'elle en est presque devenue un quartier. Un quartier chic, très chic même. Chaque propriétaire a son bateau amarré au ponton en bas du jardin et les maisons sont plus somptueuses et majestueuses les unes que les autres. La leur était beaucoup plus simple. C'était un ancien chalet d'été, de l'époque où personne n'aurait pensé habiter toute l'année sur cette île. Mais, depuis la construction du pont la reliant à Stockholm, tous les nantis s'étaient appropriés les terrains pour une bouchée de pain et aujourd'hui, les prix de l'immobilier y étaient les plus chers de la capitale. Cette maison leur allait comme un gant. Chaleureuse, authentique et surtout avec cette vue à 180° sur le plus bel archipel du monde, où les énormes ferries flirtaient avec les bateaux de plaisance pendant les six mois les plus chauds, et où la mer baltique se figeait en une immense patinoire rose orangée les autres 6 mois, uniquement brisée par les ferries qui continuaient leurs ballets incessants toute l'année. C'était somptueux et ils y étaient heureux.

Jusqu'au matin où le cri avait retenti. Un cri d'angoisse et de terreur. Cela venait de chez Véra et Jonas, leurs voisins les plus proches mais aussi et surtout leurs meilleurs amis. Charles avait juste pris le temps d'enfiler ses boots et sa parka par-dessus son pyjama et avait couru à leur maison. La porte était ouverte et, par terre au milieu du salon, le corps de Jonas baignait dans son sang, la chemise maculée de sang. Véra, à genoux à côté de Jonas, lui tenait la tête et essayait de le maintenir éveillé même s'il était bien évident qu'il était déjà mort, ses grands yeux bleus ouverts ne cillant plus. Charles avait immédiatement appelé les secours, tout en sachant qu'il était trop tard, mais ne sachant quoi faire d'autre.

Et tout s'était enclenché très vite. La police locale avait rapidement découvert qu'ils étaient habitués à faire des parties fines tous les quatre. Le scandale avait éclaté. Ils n'avaient pas été inquiétés quant à la mort de Jonas, attribuée à un cambriolage qui avait mal tourné, mais, en à peine quelques semaines, la vie était devenue un enfer. Les journalistes campaient devant les deux maisons, la télévision et la radio avaient

épluché leur intimité, plusieurs cassettes, qu'ils s'étaient amusés à faire lors de leurs soirées, avaient été découvertes et certains passages, heureusement les moins... anatomiques, heure de grande écoute oblige, passaient sur toutes les chaînes. Mais le reste des cassettes tournait en boucle sur le net. Ils décidèrent de tout quitter et de rejoindre Paris, au moins dans un premier temps.

La situation actuelle n'est donc pas à leur avantage. Loin s'en faut. Deux meurtres de voisins à six mois d'intervalle éveilleraient même les soupçons d'un lombric. Mais, il était 9 heures passées et la police n'était toujours pas là. C'était bon signe, mais il ne fallait pas s'emballer. Alors que faire ? Fuir, encore ? En plein confinement et où il faut présenter une « attestation de déplacement dérogatoire » pour mettre un pied sur le trottoir devant chez soi ? Impossible, sans même parler du risque de s'auto-accuser en prenant la fuite. Bon, quoi d'autre ?

- Mon Dieu, tu es tout pensif, mon Carlito ! Tu n'aurais pas de la fièvre, par hasard ?

- Non.

- Est-ce que tu as toussé ?

- Non

- Bon, alors, ça va. Je m'approche, dit Nina en venant s'asseoir à côté de lui sur le canapé. Alors, raconte.

- C'est terrible, Nina. J'ai cru voir Jonas.

- Oh putain ! On est mal !

**Samedi 28 mars**

**Midi**

## 1<sup>er</sup> étage

### Hélène et Anna

Hélène vient de raccrocher le téléphone. Depuis le mois de décembre, elle appelle régulièrement la SPA et la fourrière de Paris, pour savoir si son chien a été retrouvé. Peu avant Noël, Fulbert, le beagle tricolore de presque dix ans avait disparu. Hélène ne comprend pas comment il avait pu s'échapper. Ce chien qui avait des problèmes d'obésité et de hanche, ne sortait jamais sans sa maîtresse.

Hélène a toujours eu des chiens, et toujours des beagles. C'est encore une des traditions familiales qu'elle tente de faire perdurer, et qui remonte au temps des grandes chasses à courre organisées dans leur domaine de Bourgogne. Une horde de beagles résidait en permanence au château ; parmi elle, les enfants étaient autorisés à choisir un chien, souvent le plus malin et le plus affectueux. Ils avaient le droit de le ramener à Paris avec eux. Ainsi, Hélène durant toute sa vie, avait eu une dizaine de fidèles compagnons. Son mari André, pas très fan des animaux de compagnie, avait dû s'y faire et avait fini par s'attacher à cette race intelligente et vive. Mais les temps changent et Fulbert n'avait jamais croisé de gibier, il s'était peu à peu empâté.

— Ma choupette, toujours aucune nouvelle de Fulbert ! J'ai bien peur que quelqu'un ait volé ce chien. J'ai vu sur internet que les chiots se vendent à plus de mille euros !

— Je ne veux pas te faire de peine, Maman, mais Fulbert est certes un chien de race, mais il est vieux et son pedigree ne saute pas aux yeux... Non, je pense que c'est un acte de malveillance. Katie m'a dit que son Chihuahua avait disparu également, peu après Fulbert. Je ne crois pas aux coïncidences.

— Rien à voir avec sa Petula ! Son vaurien de fils a dû s'asseoir dessus ou la faire sauter avec un pétard. Et tant mieux, je trouve ces chiens vraiment trop laids. Non, Fulbert, lui, a été kidnappé !

Anna, appelée par la sonnerie du four, part dans la cuisine : le rôti est prêt. Elle cherche désespérément un grand couteau pour le découper. Apparemment, il n'y a pas que les chiens qui disparaissent ici. Elle a beau retourner tous les tiroirs, elle ne trouve rien

qui puisse l'aider à faire des tranches dans ce foutu morceau de viande. Pourtant, hier encore, elle avait vu deux grandes lames de boucher parmi les couverts.

— Maman, où sont passés les couteaux ?

— Ah ! Ma choupinette, je crois bien en avoir vu un ce matin, dans mon tiroir à lingerie.

Anna suit sa mère dans sa chambre, elle a du mal à croire à cette histoire de couteau dans la commode. Après avoir remué un instant ses chaussettes, c'est au milieu de ses culottes qu'Hélène retrouve l'ustensile. Elle le brandit victorieusement au-dessus de sa tête.

— Tu vois, elle devient folle, cette bonne ! Jenny a vraiment un sens du rangement étonnant. Je vais devoir revoir cela avec elle. Comment veux-tu que je m'y retrouve si elle mélange tout ! Bon, nous allons enfin pouvoir déjeuner.

Après le repas, alors qu'Hélène se retire dans sa chambre pour faire une sieste, Anna se met à fouiller méthodiquement l'appartement. Elle trouve un couteau derrière les bouteilles d'alcool, un autre plus petit sous un coussin d'assise du canapé, une lame dans un placard de salle de bain derrière des produits de toilette et une dernière sous le panier de Fulbert. Au réveil de sa mère, elle l'envoie préparer un gâteau pour le goûter et passe au peigne fin sa chambre et sa salle de bain. Elle découvre le canif de son père sous l'oreiller. Pourquoi Hélène, cache-t-elle des lames partout ? Si l'appartement est perquisitionné par la police, ne risque-t-elle pas de trouver encore d'autres couteaux dans des endroits insolites ? Cela pourrait éveiller les soupçons !

Anna est déjà, en théorie, un suspect idéal, tant il est de notoriété publique qu'elle haïssait Gomez. Le mobile du crime serait aussi parfaitement clair. Il ne faudrait pas donner, de surcroît, l'impression de cacher des armes blanches dans chaque recoin !

Anna, toute à ses réflexions, continue machinalement son inspection. Elle ouvre les boîtes à bijoux d'Hélène et elle ne peut pas s'empêcher de faire l'inventaire. Sans aucune protection, il y a dans ces boîtes, des pièces remarquables de grands joailliers parisiens. Une panthère côtoie des trèfles, des perles fines et trois différentes couleurs d'or. Son père aimait gâter Hélène et lui offrait des diamants à chaque anniversaire. André, bien que roturier, avait été bien accueilli dans sa belle-famille car il était déjà, avant l'âge de trente ans, à la tête d'un empire industriel. Il avait les moyens d'assurer,

pour sa femme, le train de vie que sa famille d'aristocrates avait bien du mal à conserver au fil des générations.

Anna essaye une paire de boucle d'oreilles, avec cinq diamants sur chacun, rangés du plus petit au plus grand. Elles sont tellement lourdes que ses lobes s'étirent vers le bas, ce n'est pas du meilleur effet. Anna se dit qu'elle ne les mettra jamais, mais qu'elle pourrait les transformer en pendentif et bague. Au milieu de toutes ces merveilles, elle trouve deux lanières de cuir dégoûtantes. A bien y regarder, il lui semble que ce sont des colliers de chien. Ils sont sales et tachés de marques brunes. Intriguée, Anna continue de chercher et met la main sur les médailles qui devaient y être attachées. Elle sourit à l'idée que sa mère les ait conservées en souvenir d'Oldaric et d'Adalbert, les deux chiens adorés de son enfance. Anna, grâce à ces deux compagnons, n'avait pas manqué de tendresse et ne s'était jamais ennuyée seule à la maison, elle n'avait pas eu besoin de frère et sœur.

Au dos des médailles sont notés deux noms qu'Anna doit relire à deux fois pour la sortir de ses rêveries : Fulbert et Petula ! Maman a buté les chiens ! Anna répète cette phrase dans sa tête mais ne peut pas y croire. Elle se précipite dans la cuisine et pose sur la table devant sa mère les deux médailles et les colliers.

— Tu peux m'expliquer ?

— Je ne peux pas. J'ai bien des flashes mais je ne sais pas pourquoi j'ai ces colliers.

— Et quels sont ces flashes ?

— Ce n'est pas très précis et c'est très angoissant quand j'essaye d'y repenser. Le premier flash : j'ai peur, cela bourdonne dans mes oreilles et je vois des ombres. Un autre : j'ai du sang sur les mains et je suis à genoux dans la terre.

— Et c'est tout ? Pas de chiens en morceaux ou de gardien refroidi ?

— Mon doudou, ta mère est certes un peu perturbée par la solitude, depuis qu'André et Fulbert sont partis, mais je ne suis pas une psychopathe ! Enfin, je sais me tenir !

— En attendant, on va croiser les doigts pour que personne n'ait appelé la police. Et je vais remettre la main sur la clé de ma chambre, hors de question de dormir la porte non verrouillée !

— Eh bien, c'est toujours agréable d'être prise pour une folle par sa propre fille ! C'est un couteau que tu viens de planter dans le cœur de ta mère !

## **2ème étage droite**

### **Hervé & Bo**

A peu près tout ce que N'Djaména comptait comme étrangers se pressait aux fêtes organisées par Hervé. Aussi bien le consul des Etats-Unis que le conseiller culturel de l'Union Européenne ou le conseiller français pour la défense se mélangeaient joyeusement aux expatriés qui faisaient tourner les boîtes de logistique ou de pétrole, les hôtels ou les entreprises de BTP. Evidemment, les agents de sécurité, les policiers français détachés ou les marines de l'ambassade US étaient aussi de la partie. Même si Hervé n'était jamais contre quelques aventures plus sexuelles qu'amoureuses, il n'abusait pas de la situation. Il n'avait jamais été un collectionneur et encore moins un prédateur, il préférait rester un charmant séducteur. Il avait même un certain talent pour cela. Homme dans sa pleine maturité mais encore jeune, il avait un physique agréable et rassurant à la Richard Gere ou Harrison Ford. Il était la plupart du temps réservé, laissant les jeunes femmes venir à lui, il savait les écouter longuement, les faire parler de leur famille restée au pays, de leur enfance et surtout de leur engagement, de cette pulsion irrépressible de s'occuper des autres pour régler un petit peu des problèmes du monde. Il les écoutait mais il savait aussi les déstabiliser avec sa désinvolture et son cynisme modéré et plein d'humour. Et puis, il savait s'entourer d'une aura mystérieuse, lâchant de temps en temps des bribes d'anecdotes le plus souvent empruntées à d'autres mais qu'il faisait siennes sans s'appesantir, laissant son mythe s'entretenir tout seul. Il avait rencontré Naïa au cours d'une de ces innombrables soirées. Elle était d'une beauté rare, grande et gracile, elle avait une morphologie qui aurait pu la faire prendre pour une Éthiopienne, mais elle était bien Tchadienne, elle était Peul et avait un port de reine et des yeux clairs totalement envoûtants. Pour une fois, Hervé eut bien du mal à jouer les grands indifférents, mais sa longue pratique de la séduction lui avait commandé de rester tranquille. Une si belle femme était sollicitée sans cesse. Pour elle, rien de plus surprenant, d'étonnant et pourquoi pas de séduisant qu'un homme placide qui ne faisait rien pour attirer son attention. Hervé et Naïa finirent la nuit ensemble, ce fut une parenthèse enchantée pour Hervé qui n'avait plus ressenti pareille émotion depuis son adolescence. Il l'avait touchée délicatement comme si elle était un bibelot précieux et ils s'étaient abandonnés dans des étreintes

passionnées qui avaient rempli son cœur d'un sentiment de totale plénitude. Lui, le vieux routard revenu de tout, n'était pas loin de tomber amoureux. Naïa était partie depuis peu lorsque Toni entra dans la résidence. Sans être un ami proche, Toni Langevin était un habitué qui passait régulièrement voir Hervé et boire une bière à l'occasion. Les gardiens le connaissaient bien et aucun d'entre eux ne se serait risqué à essayer de lui bloquer le passage. Il avait le physique et l'autorité naturelle des anciens des forces spéciales reconvertis dans la sécurité privée. Il était employé par Total mais avait gardé des liens très proches avec ses anciens collègues, notamment ceux de l'Ambassade de France. Il entretenait aussi des liens étroits avec les officiers de la base militaire française. Il n'était pas habituel qu'il vienne à une heure aussi matinale. A peine entré, il salua vaguement Hervé et prit tout de suite les choses en main.

— Bon, écoute-moi bien, on n'a pas beaucoup de temps, tu vas faire exactement ce que je te dis, je t'expliquerai le merdier dès qu'on sera en route. Pour commencer, fait un sac avec le minimum d'affaires, prends tes papiers et ton argent et suis-moi, on va prendre ma voiture.

Une fois installé au volant, alors qu'ils avaient pris le chemin de la base, Toni fit un rapide tableau de la situation. Naïa faisait partie de la grande famille du Président et ce dernier apprécierait fort peu la plaisanterie lorsqu'il apprendrait qu'elle avait passé la nuit avec Hervé. Il l'apprécierait d'autant moins que Naïa n'avait que 17 ans et qu'elle aurait bientôt un rôle à jouer dans les manœuvres du Président Idriss Deby pour s'assurer du soutien de la communauté Peul. Bref, en une nuit, Hervé était devenu persona non grata au Tchad et, s'il voulait éviter un accident aussi rapide que mortel, il avait tout intérêt à rejoindre la base française d'où, par chance, un transport de troupes devait s'envoler dans une vingtaine de minutes. C'est ainsi qu'Hervé quitta précipitamment le Tchad et contracta une dette éternelle vis-à-vis de Toni Langevin. Le retour à Paris promettait d'être compliqué, il disposait bien d'une chambre mansardée mise à sa disposition par son père dans le 6<sup>ème</sup> arrondissement, mais après son départ précipité il ne lui serait pas facile de retrouver rapidement un travail, d'autant moins qu'il ne se sentait absolument pas prêt à remettre un pied en Afrique. Même si l'influence d'Idriss Deby ne s'étendait pas à tout le continent, les connections étaient suffisamment nombreuses, avec les pays de l'ancienne Afrique Equatoriale Française, pour ne pas tenter le diable. Heureusement Jules-Edouard Martinière, le père d'Hervé, eu le bon goût de mourir quelques mois après le retour en France de son

fil unique. Il laissait un héritage essentiellement constitué d'une dizaine de biens immobiliers répartis dans différents arrondissements de la capitale. Petits immeubles ou hôtels particuliers, ils généraient un revenu confortable qui permit à Hervé de cesser ses recherches d'emploi pour se consacrer à plein temps à la gestion de son récent patrimoine. Il devint donc officiellement gestionnaire de biens. Parmi le large éventail de résidences possibles qui s'offrait à lui, il choisit un appartement au deuxième étage d'un hôtel particulier rue Sainte Bénédicte, dans le 7<sup>ème</sup> arrondissement. Son père lui avait légué 50 % des parts de la SCI JEM & Bourgeois, propriétaire de l'immeuble qui avait été acheté avec André Bourgeois, avec lequel il avait été en affaires pendant de longues années. Hervé s'installa donc comme locataire de sa propre SCI sans que personne ne le sache. Hélène, l'épouse d'André, n'était, elle-même, pas au courant. Elle ne s'était jamais intéressée aux affaires de son mari et depuis sa mort, son avocat et une agence immobilière se chargeaient très bien de ces basses besognes.

Lorsqu'en 2010, il reçut un appel de Toni, dont il n'avait plus entendu parler depuis bientôt 15 ans, Hervé comprit tout de suite que le temps de régler sa dette était venu. Toni Langevin, qui se faisait désormais appeler Antonio Gomez, avait besoin d'un point de chute. Après avoir rendu de nombreux services, il était maintenant, et il l'espérait temporairement, grillé au Tchad et dans la région où les Chinois et les Américains œuvraient en sous-main pour saper l'influence de la France. Toni était devenu un pion gênant qu'ils avaient décidé d'éliminer. Il avait besoin d'une couverture pour se faire oublier quelques temps, et un poste de gardien dans un paisible immeuble du 7<sup>ème</sup>, à deux pas du Ministère des affaires étrangères et de nombreuses Ambassades, lui convenait parfaitement. Hervé fit donc en sorte de pousser vers la sortie le bon Bernard et installa à sa place, sous couvert de la SCI SEM & Bourgeois, monsieur Antonio Gomez et son accent aussi simulé que délicieux. Hervé ne fut pas plus étonné que ça du changement d'identité de Toni Langevin, il l'avait toujours soupçonné de tremper dans des affaires politico-financières pas très nettes. Et l'épisode rocambolesque de sa fuite précipitée du Tchad n'avait fait que le conforter dans ses soupçons.

Antonio s'était vite installé dans son nouveau rôle et Hervé n'était pas surpris des allers et venues de personnages discrets qui venaient régulièrement visiter Antonio sans jamais rester plus de quelques minutes dans sa loge. Hervé en était convaincu, sous ses airs d'Antonio le bon gardien, Toni avait toujours des activités parallèles et secrètes. Toni jouait encore un rôle d'intermédiaire actif et important dans des transactions

louches impliquant de grandes sociétés et différents états au premier rang desquels l'état français. C'était bien pour cela qu'il avait gardé Toni à l'œil toutes ces dernières années. Et il avait bien fait, oui il avait très bien fait.

## **RDC gauche**

### **Katie et Kevin**

Que va-t-il faire de cette journée ? Une journée de plus. La même routine depuis le début du confinement, il tourne en rond comme un lion en cage, la chambre - la cuisine, la cuisine - le salon, le salon - la chambre et en plus, il faut vivre avec sa mère qui tourne en rond elle aussi : la porte d'entrée - la fenêtre de la cour, la fenêtre de la cour - la cuisine, la cuisine - la porte d'entrée.

Période de merde !!

Heureusement, il y a la console, au moins il peut jouer avec des inconnus jour et nuit, et ça c'est plutôt bien. C'est même le positif du confinement, il n'a pas besoin de se bouger pour trouver un boulot pour faire plaisir à sa mère. Finalement, elle se débrouille pas mal pour payer le loyer et la bouffe. Tout se passe plutôt bien jusqu'à maintenant, s'il n'y avait pas Gomez. Putain ! Quelle histoire ! Quel merdier ! Buter Gomez ! C'était bien tenté ce matin de faire croire à sa mère que les voisins lui en voulaient mais franchement il n'y croit pas lui-même. Gomez n'était pas un saint mais quand même ! Ça ne sent pas bon.

Il ne faut surtout pas voir les flics débouler ici ou tout est fichu. Il risque gros et il n'est pas seul dans le naufrage.

— Kevin, tu n'aurais pas vu les clés de la cave ?

Ne pas réponse. Mais elle lit dans les pensées ou quoi ?

— Ben non, j'en sais rien, pourquoi je le saurai ?

— Je sais pas, je pensais que tu les avais prises il y a quelques temps. Les clés ont longtemps traîné sur la commode dans l'entrée. Cette cave, moi, je m'en suis jamais servie. Je sais que Bernard avait entreposé du matériel pour l'entretien de la cour mais Gomez avait tout récupéré, enfin je crois, je t'avoue que, dans la peine, je ne me suis pas occupée de cette histoire. Tu sais, quoi, je me demande même s'il n'avait pas fait un double des clés à cette époque...

Elle regarde en coin pour guetter la réaction de son fils.

Il reste immobile, sans réponse.

— Mais, c'est pas bien grave, c'est pas comme si on avait quelque chose à cacher. Dis, Kevin, tu veux bien mettre le journal de midi. On va voir où on en est dans le confinement et puis, ce serait drôle de voir un flash info sur la mort de Gomez !

Kevin reste pensif devant la fenêtre ouverte donnant sur la cour.

Il fait beau, c'est le printemps, les oiseaux chantent, le bruit de la rue Sainte Bénédicte ne parvient pas jusqu'à la cour et pour cause. Le confinement a été respecté à coup de sanctions et les parisiens ont rendu les armes et baissé les bras. L'immeuble est plongé dans un silence de mort. Ce qui est habituellement rassurant devient aujourd'hui une épreuve et chacun épie le silence de l'autre.

Une chose est sûre, pour Kevin, il doit descendre à la cave maintenant.

Et s'il croise quelqu'un ? Et si sa mère le voit ? Ce n'est pas le moment de flancher, il faut qu'il réfléchisse vite. Les infos ! Oui, c'est ça. Il va poster sa mère devant la télé avec une petit Suze et il va à la cave. Rien de difficile, il se glissera discrètement dans le couloir qui y descend. A cette heure-ci, ils sont sûrement tous devant la télé, la voie est libre...

## 2<sup>ème</sup> étage gauche

### Nina et Charles

Charles et Nina étaient tombés d'accord pour fuir dès la levée du confinement. A moins que... à moins que personne, dans l'immeuble, ne souhaite voir la police mettre son nez là-dedans. Auquel cas, ils auraient tous intérêt à faire disparaître le corps. Or, le fait que les flics ne soient pas encore là les conforte dans cette idée. Ils ne savent pas pourquoi ni comment, mais aucune sirène n'a encore résonné et ils en éprouvent un profond soulagement. Ils commencent à se détendre, un peu comme si rien n'était arrivé. Finalement, quand il n'y a aucune conséquence à un acte, on pourrait presque l'oublier. Malgré tout, Charles a besoin de s'en assurer.

— Je vais prêcher le faux pour savoir le vrai, indique-t-il à Nina. Je vais envoyer un WhatsApp à tous les voisins en leur disant que j'ai prévenu la police. Et je vais voir ce qu'ils me répondent.

— Excellente idée, acquiesce Nina. J'allais te proposer de cuire le poulet pour midi, j'avais complètement oublié qu'il vaudrait mieux éviter, plaisante Nina.

— Mais quelle idée d'avoir farci la seule viande qui restait avec ! On va encore se bouffer des pâtes !

— Tu ne penses pas si bien dire ! confirme Nina en ouvrant la porte du réfrigérateur. On n'a plus rien de frais. Plus de salade, plus de tomate.... Et un coup d'œil à la corbeille lui confirme qu'ils n'ont plus de fruit non plus.

— On n'a même plus ni pain, ni fromage ! Il va falloir programmer une opération ravitaillement au supermarché, continue-t-elle. On y va après le déjeuner ?

— Bonne idée. J'en ai marre des féculents, lui répond Charles. J'ai l'impression d'avoir pris 3 Kg en 10 jours. Pourtant, je fais mes 50 pompes et mes 100 abdos tous les matins. Tu sais, je pense que la population mondiale va avoir pris au moins 3 Kg en moyenne pendant ce confinement, ce qui est paradoxal, quand on y pense.

— En tout cas, ce qui est sûr, c'est que d'avoir confiné les couples 24h/24 ensemble depuis le 16 mars et sachant que ce n'est pas près de s'arrêter, il faut s'attendre à un babyboom pour Noël ! Les vieux qu'on aura perdu au printemps seront remplacés par

des bébés l'hiver prochain ! Ce Covid 19 est peut-être une bénédiction pour notre société vieillissante, finalement.

— Ce que tu peux être cynique, parfois, Nina.

— Moi je dis, une petite guerre ou un petit virus de temps en temps et hop ! La croissance repart en flèche et tout le monde a du travail. Fini les grèves pour un oui ou pour un non, fini le chômage, fini les guéguerres politico-politiciennes. Ça remet l'église au milieu du village et puis c'est tout !

— Mais, tu t'entends, Nina ? rétorque Charles, outré.

— Et je n'ai pas fini. Tout le monde est effaré quand le Covid décime un EHPAD. Mais moi je dis : bon débarras ! Tous ces vieux qui ne se rappellent pas ce qu'ils ont mangé 5 mn avant, qui ne reconnaissent même plus leurs propres enfants, qui se chient dessus et qui coûtent la peau du cul à la société, ces vieux dont personne ne veut chez eux et que les enfants, tous quinquas bourgeois et bien-pensants, abandonnent dans les mains d'inconnus et dans des lieux sans âme. Quel monde avons-nous créé, Charles ? A quoi bon leur faire vivre tout ça, leur faire endurer tout ça, pour finir par mourir seuls, dans leur sommeil et dans leur pisse ? Alors moi je dis, vive le Coronavirus !

— Mais, tu es un monstre ! Qu'est-ce qu'il te prend, Nina ? interroge Charles, sidéré par les propos de sa femme d'habitude si mesurée.

— Il me prend que j'en ai marre de ce putain de confinement et finalement, si tu regardes bien, c'est comme si on était en EHPAD ou en prison ! On a le droit à une petite sortie de temps en temps pour acheter à manger et basta. Les taulards, eux, ils sortent une fois par jour ! D'ailleurs, elle est où, la clé de l'immeuble ?

— Oh, mon Dieu ! C'est Gomez qui l'a. Rappelle-toi, il nous a demandé à tous de lui donner nos clés de l'entrée pour être sûr qu'il n'y ait pas de va-et-vient nocturne avec le gars du RDC et ses potes louches, histoire que le « Taulard » ne se doute de rien. Et depuis, c'est lui qui ferme tous les soirs à 19h et qui rouvre à 7h le matin et il garde toutes les clés en lieu sûr pour s'assurer que personne ne sorte.

— T'es en train de me dire qu'on est enfermé dedans ? Qu'on ne sait pas où sont les clés pour sortir ?

— J'en ai peur.

- Il faut que tu ailles dans sa loge. Elles sont forcément quelque part.
- Et s'il les gardait sur lui ?
- Alors tu iras le fouiller. J'ai besoin de sortir, j'en peux plus, je dois sortir de là !
- Non, je n'irai pas. Je ne reprendrai pas le risque de laisser des empreintes ni de croiser un voisin qui me refile le virus, s'insurge Charles.
- On est tous enfermés depuis 10 jours. On le saurait déjà si l'un des résidents était malade. Les symptômes apparaissent au bout de 5 à 8 jours. Ça veut dire qu'on est tous sains.
- C'est vrai, tu as raison, à condition que personne ne soit sorti.
- Le seul à sortir tous les jours, pour prendre le courrier au facteur, pour sortir les poubelles ou faire les courses à la vioque du 1<sup>er</sup>, c'était Antonio.
- Antonio ! Mon Dieu, mais si ça se trouve, il était positif !
- Putain, on est mal !

**Samedi 28 mars 2020**

**15 heures**

## **Message WhatsApp sur le groupe “Résidents 28 rue Ste Bénédicte”**

*Charles : Chers voisins et voisines. Ce qui est arrivé à M. Gomez est terrible. Je souhaitais vous informer que j'ai prévenu la police. Mais, de par le confinement, elle n'est pas en mesure de se déplacer dans l'immédiat. Donc inutile de l'appeler de votre côté. Quel drame ! En attendant, prenez soin de vous.*

*Charles MARTIN*

*Katie : merci Monsieur Martin pour votre message. Vous avez eu le bon réflexe d'appeler la police, j'avoue que, encore sous le choc, je n'y ai pas pensé. Prenez soin de vous. Katie et Kevin.*

*Anna : Merci Monsieur Martin pour votre initiative. De mon côté, je n'ai pas joint les autorités, voulant épargner à ma mère, extrêmement choquée, un stress supplémentaire. Prenez soin de vous, Amicalement, Anna Dumas*

*Charles : Je comprends combien l'assassinat de M. Gomez peut être traumatisant. Je n'ai fait que mon devoir. J'espère que la police pourra rapidement venir enlever le corps. Je vous avoue que de savoir M. Gomez dans la cave nous indispose grandement, ma femme et moi. De votre côté, auriez-vous entendu ou vu quelque chose d'inhabituel cette nuit ? Charles Martin*

*Hervé : Merci cher Charles pour cette heureuse initiative. En ces circonstances exceptionnelles je pense en effet que la police devra attendre un peu avant de venir faire son office. Bon courage à toutes et à tous mes chers voisins.*

*Charles : Merci pour votre message, Hervé. Je ne vous cache pas mon inquiétude, chers voisins, quant au devenir du corps de M. Gomez si la police ne vient pas avant plusieurs jours. D'un autre côté, c'est embêtant car je les ai appelés... Charles Martin*

*Anna : Chers voisins, je partage votre inquiétude. C'est incroyable de laisser les gens dans une telle situation ! Si je comprends bien nous allons devoir gérer toute cette histoire nous-mêmes, sans aide extérieure ? ?!!! Anna*

*Katie : chers voisins, je comprends bien votre embarras quant au corps de Monsieur Gomez. Vue la proximité de la cave avec mon appartement, je suis effectivement très inquiète quant au devenir du corps. La chaleur printanière est déjà là et les odeurs de la pourriture du corps vont bientôt investir mes murs. J'en appelle à votre aide de façon urgente. Désolée pour mon franc parler mais cette solution me semble bien délicate et unique. La situation me semble ingérable à moi et mon Kevin. Votre dévouée voisine.*

*Charles : Je comprends et partage totalement votre inquiétude. Le plus simple serait peut-être effectivement que nous gérions la question entre nous. Voulez-vous que je rappelle la police et que je leur indique m'être trompé ?*

*Katie : Non. Bien sûr que non. Ne rappelez pas la police. Je pense qu'ils ont beaucoup de situation désespérée à gérer en ce moment.*

*Charles : Mais c'est une scène de crime... Quand ils viendront, si nous avons touché au corps de M. Gomez, nous pouvons tous être accusés de complicité.*

*Katie : Pourquoi viendraient-ils si personne ne leur dit ?*

*Charles : Je les ai appelés ce matin, Katie. Je suis très inquiet. Nous avons tout de même un tueur ou une tueuse dans l'immeuble. Nous devons tous ensemble prendre une décision urgente. Dois-je les rappeler et leur dire que je me suis trompé, oui ou non ? Charles*

*Katie : peut-être pouvez-vous les rappeler et leur dire que c'était une mauvaise blague de votre petit neveu ou petit-fils et que ce n'est pas la peine qu'ils se déplacent ? Katie*

*Charles : Pourquoi pas ? Qu'en pensez-vous, Hervé et Anna ?*

*Hervé : Oui ça peut être une idée. Mais ça ne réglerait pas le problème du corps. Bo pense qu'on devrait le mettre dans un congélateur. Quelqu'un a une meilleure idée ? Hervé*

*Anna : Oui, cela pourrait être un canular de mauvais goût. Et du coup, nous serions libres de nettoyer la cave. En outre, nous nous sommes peut-être affolés, peu habitués à ce genre de scène, Maman a tiré des conclusions hâtives. L'homicide n'est pas prouvé, Mr Gomez, le malheureux, s'est peut-être suicidé. Une enquête n'est pas forcément nécessaire. Quant au corps, c'est un problème car nous n'avons pas de congélateur assez grand. Anna*

*Charles : Merci pour vos retours. Je rappelle la police pour leur dire que c'est une erreur et que tout va bien. Nous non plus n'avons pas de congélateur assez grand. Remarquez, on n'aurait plus réussi à dormir avec Mr Gomez dans notre congélateur si tel avait été le cas... Quelle horreur ! Cela me fait froid dans le dos.*

*Charles : Ça y est. Tout est rentré dans l'ordre avec la police. Ça les arrangeait aussi car ils sont débordés et bon nombre d'entre eux, au niveau du 7ème arrondissement notamment, sont atteints du virus et donc en confinement. Il y a même eu quelques morts parmi eux. C'est vraiment terrible ce qu'il se passe en ce moment. Bon, mais maintenant, qu'est-ce qu'on fait ?*

*Charles : Je vous propose qu'on choisisse une solution où, pour éviter de se croiser et respecter le confinement, on doive faire chacun quelque chose mais séparément.*

*Hervé : Nous possédons un congélateur de belle taille dans notre cave. En tassant un peu Gomez devrait rentrer*

*Hervé : Si vous voulez nous pouvons le vider. On se partagera les congelés*

*Hervé : Il ne faudrait rien laisser perdre on ne sait pas combien de temps ce confinement va durer. Bo*

*Charles : C'est une proposition intéressante. Mais pas très décente pour M. Gomez. Et comment ferez-vous le jour où vous déménagerez ? Et d'ici là ? Cela veut dire que vous condamnez votre congélateur...*

*Anna : Maman a peut-être une meilleure idée. Pourquoi ne pas enterrer M. Gomez au pied d'un arbre dans la cour ? C'est écologique, plus décent, et plus propice au recueillement.*

*Charles : Je suis assez d'accord avec cette proposition. Mais alors, c'est Nina et moi qui creusons. Hors de question que je touche le corps de M. Gomez. Charles*

*Hervé : Pas de souci pour transporter le corps avec Bo, je lui dois bien ça à ce vieux Toni*

*Anna : Si vous avez besoin, je peux vous donner un grand drap en lin pour servir de linceul. Je vais le déposer devant la porte de notre appartement.*

*Hervé : Très bien merci. J'espère qu'il est solide. C'est qu'il fait pas loin du quintal l'animal*

*Charles : Est-ce que quelqu'un aurait une pelle ?*

*Katie : Je crois savoir où Gomez rangeait les outils, je me charge de trouver la pelle.*

*Anna : Maman n'est pas d'accord mais je me propose de nettoyer la cave après le passage d'Hervé et Bo. Il faudra aussi se débarrasser de la terre souillée, pas de trace ADN !*

*Katie : C'est une bonne idée. Qui rebouche le trou ?*

*Charles : Si vous en trouvez 2, de pelles, ça nous arrangerait...*

*Katie : Je vais voir ce que je peux faire.*

*Hervé : Ce grand nigaud de Kevin pourrait se rendre utile pour une fois*

*Katie : Nous n'avons pas élevé les cochons ensemble mon cher, mais mon fils sera là pour nous aider dans cette délicate situation.*

*Hervé : Je vous en suis fort gré chère madame*

*Charles : Oui, merci de rester courtois, c'est déjà assez difficile comme ça.*

*Anna : Katie, Kevin pourra reboucher une fois que j'aurais fini mais pas avant.*

*Anna : Nous allons devoir nous débarrasser des traces restées dans la cave et les ensevelir avec le corps. Pour éviter de le croiser, j'enverrai un ok. Ok ?*

*Charles : Est-ce qu'on pourrait plutôt se faire un signe physique indiquant qu'on a fini sa partie. Chacun pourrait attendre derrière sa fenêtre pour savoir quand intervenir. De par le confinement, pas question de se croiser.*

*Hervé : Parfait pour nous*

*Anna : Ok*

*Katie : Ok pour nous*

*Charles : Entendu.*

**Samedi 28 mars 2020**

**16 heures**

## 2<sup>ème</sup> étage gauche

### Charles et Nina

— Je suis brillant, exulte Charles. Ils ont tous cru que j'avais appelé la police et nous savons maintenant que personne d'autre ne l'a fait. Je suis trop fier de moi !

— J'avoue qu'on a du bol sur ce coup-là, lui répond Nina. C'est quand même extrêmement étrange que personne ne les ait appelés, non ?

— C'est vrai que c'est très bizarre, comme si tout le monde avait quelque chose à se reprocher. Que Katie veuille protéger son blaireau de fiston, quarante balais, le fiston, quand même hein, vu qu'il doit tremper dans plein de magouilles, je peux comprendre... mais les autres ? Hervé et Bo, je ne vois pas. Et Hélène, qui adorait tant Antonio, aurait dû être la première à les appeler, d'autant que c'est elle qui a découvert le corps. Non, j'avoue, ça ne fait pas de sens, conclut Charles.

— L'important, c'est que tout le monde soit d'accord pour faire disparaître le corps, reprend Nina. D'ailleurs, pourquoi as-tu proposé que ce soit nous qui creusions ? Sérieusement ! Je me suis fait les ongles hier !

— T'inquiète ! la rassure-t-il. On ne va pas creuser aussi profond qu'au cimetière ou dans les films. Et quand le confinement sera levé, on plantera des fleurs dessus. Comme ça, ni vu ni connu...

— Moi, j'aimais bien l'idée du congélateur, enchaîne Nina. D'abord un, ce n'était pas le nôtre, deux, il était dans la cave donc juste à côté du cadavre et trois, on récupérait à manger. C'était juste parfait ! Je n'arrive pas à comprendre pourquoi tu as refusé.

Charles est embêté. C'est vrai que cette idée du congélateur était la meilleure solution. Mais aussi une bombe à retardement. Cela ne pouvait pas être une solution définitive. Ce n'est jamais une solution définitive. Pour une raison ou pour une autre, la police finit toujours par retrouver le corps. Alors que « pas de corps, pas de meurtre ! ». Il faudra en discuter avec les voisins mais le plus simple serait de dire qu'Antonio est parti faire son confinement ailleurs et qu'il a décidé de ne pas revenir. Affaire classée. Alors qu'un congélateur peut toujours tomber en panne, et s'il est dans la cave, avant de s'en apercevoir, les vers auront déjà eu le temps de faire leur œuvre. Mon Dieu !

Quelle vision d'horreur. Antonio ! Charles est envahi par une tristesse insondable, un sentiment de perte irrémédiable et ... une culpabilité abominable.

— J'ai refusé parce que..., je dois t'avouer quelque chose, Nina.

— Oh oh ! C'est excitant ! Je t'écoute.

— Eh bien, voilà...

Deux gros CLANG suivis de deux gros BONG, provenant du palier, retentissent bruyamment dans l'appartement à l'atmosphère feutrée et interrompent Charles.

— Ah ! Ce sont sûrement les pelles ! Attends, je vais voir !

Charles se dirige doucement vers l'entrée. Il ne s'agirait pas d'ouvrir la porte trop vite et de tomber nez à nez avec Katie, à moins de 2 mètres de distance. Il est content d'avoir été coupé dans son aveu à Nina mais il le regrette déjà. Il faudra bien qu'il lui avoue son amour foudroyant pour Antonio. Quoique maintenant, ... à quoi bon. A quoi bon mettre son couple en péril. A quoi bon lui avouer sa préférence pour les garçons ? A quoi bon lui confier ses doutes ... et sa culpabilité. Faut-il dire la vérité quand le mensonge est plus simple ? Faut-il assumer quand la lâcheté ne coûte rien ? Faut-il regretter si l'on ne dit rien ?

Le silence est total sur le palier. Charles entrouvre la porte et aperçoit les deux pelles gisant de tout leur long en travers du tapis rouge. Elles ont dû glisser du mur, ce qui expliquerait les bruits de chute. Charles sort à toute vitesse, empoigne les deux manches aussi vite qu'il le peut et revient dans l'appartement en claquant vivement la porte derrière lui. Il pose les deux pelles par terre et réalise qu'il les a touchées sans porter de gants... qu'il n'a pas. Il part dans la salle de bain et se nettoie les mains vivement. Nina l'a rejoint et prépare un seau d'eau savonneuse en vue de laver les pelles avant d'envisager y toucher elle-même.

— Au fait, on creuse où ? l'interroge Nina, toujours pragmatique.

— Je pensais à l'arbre au milieu de la cour. C'est celui qui a le plus de terre autour et ce sera le mieux placé pour faire signe à Hervé quand on aura fini.

— C'est quand même une sacrée chance, cette cour intérieure sans aucun autre vis-à-vis. On est « entre nous ». Dans la situation actuelle, ça vaut de l'or. Tu imagines, sinon, il aurait fallu creuser de nuit...

— On aurait même dû trouver une autre solution, si tu veux mon avis, lui répond Charles. Tu as raison, c'est une aubaine. Enfin, façon de parler. Ça ne change rien au fait qu'Antonio est malheureusement mort.

— On pourrait peut-être arroser la terre avant de creuser, propose Nina tout en finissant de lessiver la dernière pelle. Ça la rendrait plus malléable.

— Ça la rendrait surtout plus lourde. Je réalise qu'on n'a pas pensé à la chaux. Il faut toujours recouvrir les corps de chaux, avant de les enterrer. J'espère que quelqu'un y aura pensé, notamment Hervé ou Bo. C'est leur partie. Après tout, c'est à eux de gérer ça. Chacun son job.

— Bonjour la solidarité ! constate Nina. En tout cas, encore heureux qu'Antonio avait des pelles dans sa cave. Ça aurait bien compliqué la chose s'il avait fallu creuser au cul-de-poule.

— Au cul-de-poule ! J'adore tes idées Nina. Toujours farfelues, jamais faisables ! Allez, viens, c'est l'heure, ajoute Charles en regardant son téléphone. Il faut qu'on descende creuser.

— Putain, on est mal !

## **2ème étage droite**

### **Hervé et Bo**

Hervé repense à ces échanges de messages. C'est incroyable comme on peut se mettre vite d'accord lorsqu'il s'agit de décider de ne rien faire. Comme disait Montherlant : « Il faut toujours tout remettre au lendemain. Les trois quarts des choses s'arrangent d'elles-mêmes. » Ou comme répétait un de ses anciens collègues, adepte du petit père Queuille : « Il n'existe pas de problème dont une absence de solution ne puisse venir à bout. » En tous cas, pour ce qui concerne la police, tout le monde a été tout de suite d'accord pour une bonne dose de procrastination. Hervé ne va pas s'en plaindre. Inutile que des flics de quartier viennent avec leurs gros sabots et commencent à creuser dans leurs petits secrets. Tout de même, tout cela s'est fait un peu trop facilement à son goût. Il est maintenant évident que personne n'est impatient de voir les flics débarquer. Plus fort encore, tout le monde est d'accord pour enterrer Gomez. A croire qu'ils l'ont tous tué. Il se demande ce qu'ils ont tous à cacher ?

Pour Katie et son délinquant de fiston ça semble assez évident. Le Kevin a déjà eu affaire à la police et on peut aisément comprendre qu'il préfère éviter une enquête dans son immeuble. On ne sait pas ce qu'il trafique exactement, mais il n'y a pas de doute qu'il gère un business pas vraiment déclaré. Katie doit bien se douter que son Kevin n'est pas blanc-bleu. Et puis, même s'il n'y a aucune preuve, il ne serait pas vraiment surprenant qu'elle ait quelque chose à voir avec les disparitions inexplicables de grands crus dans les caves.

Pour Charles et Nina, c'est un peu plus étonnant. Aucune raison pour eux de craindre la publicité sur leurs parties de jambes en l'air effrénées, ils sont suffisamment peu discrets sur ce sujet pour n'avoir rien à redouter d'une pseudo révélation. Depuis qu'ils se sont installés, il y a 6 mois, rien ne laisse penser qu'ils pourraient avoir une bonne raison de vouloir éviter une enquête. Ou alors ils n'ont pas tout dit sur les raisons de leur retour à Paris. Leurs explications à ce sujet n'ont jamais été bien claires. Fin de mission, mal du pays, maladie de la vieille maman de Nina, décès du vieux papa de Charles. Ils ont donné tant de versions différentes aux uns et aux autres que personne ne s'y est jamais retrouvé. Il est vrai que jusqu'à maintenant cela ne présentait pas un

réel intérêt et, à vrai dire, personne n'en avait rien à faire. Ce qui n'est plus vraiment le cas aujourd'hui. Hervé serait curieux de connaître la vraie raison de leur départ de Suède. En tout cas, cela ne peut pas être l'envie de quitter Stockholm, ils ont toujours décrit la ville comme un petit paradis où ils se sentaient comme des poissons dans l'eau, au moins là-dessus, ils ont toujours été d'accord. Clairement Katie et Charles ont été les plus empressés pour suggérer d'enterrer le corps, c'est tout de même louche. Y aurait-il entre eux une connivence qui lui aurait échappé, il faudra qu'il en ait le cœur net car ça pourrait devenir problématique.

Ce qui l'a le plus surpris, c'est la réaction d'Anna. Elle dit vouloir protéger sa mère d'un stress supplémentaire, c'est concevable, mais est-ce qu'elle ne veut pas la protéger d'autre chose autrement plus grave ? Tout le monde connaissait le lien très fort que Toni avait tissé avec mamie Picsou. De là à penser qu'Anna, sous ses airs « Working Girl » croisée « Fille Modèle », aurait quelque chose à se reprocher dans cette affaire, il n'y a qu'un pas que des enquêteurs ne manqueraient pas de franchir rapidement.

Dans tout ce bazar, celle qui épate finalement le plus Hervé, c'est sa femme. Il savait que Bo n'était pas facilement impressionnable. Dans sa Guyane natale entre les Brésiliens trafiquants d'or, les peuples indigènes, les descendants d'esclaves ou de bagnards, les Laotiens, les Vietnamiens et les Hmong arrivés dans les années 1970, les occasions d'accrochages ne manquaient pas et elle en avait vu son lot. Mais là, elle l'avait une fois de plus surpris. Elle demeurait parfaitement calme, maîtresse de ses émotions et comme toujours pragmatique. Un cadavre encombrant ? Hop, au congèle. Un corps à déplacer ? Pas de problème, j'ai juste besoin d'un drap solide. Mon mari ne me dit rien de ses relations passées avec le macchabé ? Aucun souci, je fais comme si je n'avais rien remarqué. Tout cela finirait presque par l'inquiéter. Et si elle le soupçonnait ?

## 1<sup>er</sup> étage

### Hélène et Anna

Anna fixe le fil de discussion sur sa messagerie, tout s'est si vite enchaîné. Depuis ce matin, le temps semblait comme suspendu, et l'immeuble était plongé dans une sorte de léthargie. Chacun paraissait épier les réactions des autres. Et puis, cela s'est emballé.

Anna vient de comprendre qu'un tour de force remarquable avait eu lieu : tous les voisins sont désormais complices de ce meurtre. Pour d'obscures raisons, tous sont tombés d'accord pour se débarrasser de l'encombrant Gomez, en deux temps trois mouvements !

Il s'agit maintenant d'honorer sa part du contrat. Anna se met en quête du drap en lin qu'elle a promis, dans l'armoire à linge de maison. Sa mère ne la lâche pas d'une semelle, et insiste pour choisir elle-même celui qui sera sacrifié.

— Les draps de mon trousseau, si ce n'est pas malheureux ! Regarde ce travail, ces broderies sont d'une finesse ; regarde, ce sont nos initiales A et H entrelacées, réalisées par des sœurs. Et cette épaisseur de lin, on en fait plus des draps comme ça !

— Ils sont raides et rêches, vous arriviez à dormir dedans ? Quelle torture ! Mais cela sera parfait, très résistant. J'en voudrais un non brodé si possible, car autant éviter de mettre une dédicace sur le cadavre !

Une fois le draps trouvé, Anna le dépose devant la porte d'entrée, sur le palier, pour qu'Hervé et Bo le prennent en descendant. Elle file ensuite à la cuisine, elle prend des gants, un masque, une vieille blouse, deux seaux, une petite pelle qui sert à rempoter les fleurs, de l'eau de javel et des chiffons. Elle est rassurée, elle a tout le matériel nécessaire pour mener à bien sa mission.

Derrière elle, Hélène est maintenant en pleurs, elle est désorientée et incohérente. De toute évidence, après une période de déni, la vieille dame réalise enfin que son cher Antonio est bien mort.

— Il était tellement charmant et gentil. Nous avons perdu quelqu'un d'exceptionnel. Avant d'être gardien, il sauvait des vies en Afrique, tu te rends compte ! Plusieurs fois,

j'ai contribué, grâce à lui, à aider des petits enfants à aller à l'école. Il connaissait beaucoup d'associations sur place.

— Oui, Maman, cela ne m'étonne pas, il avait tout à fait la dégaine de l'humanitaire philanthrope avec sa montre Rolex. Il en a bien profité le salaud, heureusement que j'ai repris les choses en main !

— Eh bien, justement, à ce propos, je ne perds pas la tête, je suis assez lucide pour gérer mon argent ! Et les couteaux que je cache ne prouvent absolument pas que je fais la peau à tout ce qui bouge. Je n'aurais jamais fait de mal à mon Fulbert, ni à Antonio ! Je sais ce que vous pensez de moi : la vieille foldingue, c'est ça ! Tout le monde est contre moi dans cet immeuble.

— Maman, calme-toi, je te crois. Je ne laisserai personne t'accuser.

— Merci ma puce ! Surtout que c'est peut-être toi qui l'as trucidé, tu étais toujours en train de le critiquer, le gardien. Antonio m'a même dit que tu avais essayé de le faire renvoyer !

— Maman, nous n'allons pas commencer à dire des choses affreuses l'une sur l'autre. Il faut se serrer les coudes et puis cette histoire va bientôt se terminer et on n'en parlera plus ! Ce soir, il sera enterré, ni vu ni connu.

Hélène devient songeuse et regarde par la fenêtre la cour arborée. Des oiseaux chantent dans un saule-pleureur, des bourgeons commencent çà et là à reverdir les arbres. Des jonquilles mettent un peu de couleurs et annoncent, elles aussi, le début du printemps.

— Quand j'y pense, ma puce, je regrette de ne pas avoir fait la même chose pour mon cher André.

— Quoi ? Le tuer dans la cave ?

— Mais non, enfin ! L'enterrer dans la cour, sous les arbres qu'il aimait tant. Cela m'aurait évité de longs trajets pour le cimetière et tu vois, j'aurais pu m'asseoir sur le petit muret près de lui et lui parler en écoutant les oiseaux. Antonio a beaucoup de chance !

— C'est un point de vue ! En attendant, après l'enterrement, il ne faudra pas que tu t'amuses à aller parler à Gomez ou pleurnicher au pied de l'arbre. Oh ! Ne fais pas la tête, j'avoue que tu as eu une excellente idée en proposant la cour. Quand je pense

qu'Hervé était prêt à le tasser dans son congélateur ! Nous n'étions pas loin de devoir le découper et de répartir les morceaux de Gomez entre nous !

— Ma caille, côté proposition délirante, la tienne n'est pas mal non plus. Nous aurions très bien pu nous contenter de fournir un drap de qualité. Faire le ménage dans la cave, vraiment ! J'espère que tu as consulté des tutos pour t'aider ! Du genre : aujourd'hui, mes petites fées du logis, je vais vous montrer comment enlever trois litres de sang mélangés à de la bonne terre battue ! Attention, ne jetez pas ce mélange, il sera très nutritif pour vos plantes ! La semaine prochaine, nous verrons ensemble comment laver l'arme du crime et les poignées de portes !

La mère et la fille se regardent et éclatent de rire, elles n'arrivent pas à s'arrêter : toute la pression s'évacue enfin. Anna, hilare, essaye à son tour un trait d'humour, mais elle fait perdre instantanément son sourire à Hélène en disant :

— Dommage que Fulbert ait disparu, je l'aurais bien dressé pour qu'il aille pisser sur la tombe de Gomez.

## **RDC gauche**

### **Katie et Kevin**

Les messages des uns et des autres sont tombés à point nommé. On sent la panique monter peu à peu, à croire que personne n'a intérêt à voir la police débarquer. Que c'est amusant de voir ces personnes soi-disant bien sous tous rapports perdre pied à l'unisson. Mais qu'ont-ils donc tous à se reprocher ? Ce Monsieur Charles remonte dans l'estime de Katie, lui qui est à l'origine de l'appel à la police et de ce groupe de messages. Les langues se délient, les esprits se rejoignent pour tomber d'accord : le corps de Monsieur Gomez doit disparaître.

Katie n'a pas l'habitude d'être fière d'elle mais là, elle se doit une fière chandelle. Elle a proposé à Charles de rappeler la police en prétextant une mauvaise blague, quelle idée de génie. Ils sont tous tombés dans le panneau. Anna, avec son sens pratique bien connu, a même proposé d'enterrer le corps au pied de l'arbre. On ne peut pas trouver meilleur endroit pour cacher un corps. Katie a déjà des idées de prochaines plantations... un parterre de petites violettes ira à merveille. Monsieur Gomez aimait beaucoup les violettes.

Anna a aussi proposé de nettoyer la cave. Décidément, Anna est pleine de ressources et de dévouement, elle n'a jamais été aussi présente dans l'immeuble. Charles et Nina ont proposé de creuser le trou et Hervé et Bo de déplacer le corps. Parfaite petite entreprise !

Katie n'a plus qu'à se procurer les outils et à reboucher le trou avec l'aide de Kevin.

Elle sait où trouver les outils de Monsieur Gomez. Ils sont entreposés à côté de sa loge dans un placard situé à l'extérieur. Il avait été heureux de récupérer le matériel de Bernard dix ans auparavant.

Les outils sont rangés minutieusement, tous alignés, chacun à sa place : le râteau, le maillet, la fourche, la pioche, les bêches, les pelles, les balais à feuilles, balais de riz, balais de bambou.

Le véritable arsenal du parfait jardinier. Katie prend deux pelles, les monte au 2ème étage et les place devant la porte de Charles et Nina.

Maintenant, il s'agit de trouver Kevin.

Kevin est déclaré aux abonnés absents depuis plus de deux heures. Katie ne dit rien mais n'en pense pas moins. Il n'est jamais là quand on a besoin de lui. Véritable électron libre, personne ne peut lui dicter sa façon de vivre, confinement ou pas. Kevin veut être libre de ses faits et gestes, et ce n'est pas un maudit virus qui va le calmer.

Justement, en parlant du loup ... Kevin rentre dans le salon par la fenêtre.

— Maman, faut que je te parle.

— Moi aussi, mon Kevin, il faut que je te parle. L'heure est grave et il faut que tu prennes tes responsabilités, tu ne peux pas disparaître comme ça et aller et venir au gré de tes envies. Nous avons pris une décision avec les voisins, décision pas facile à prendre mais nous pensons que c'est le plus sage pour ne pas voir la police arriver dans l'immeuble. Nous allons enterrer Monsieur Gomez au pied de l'arbre, le platane au milieu de la cour.

— Tu veux parler de l'arbre face à notre fenêtre de cuisine ?

— Celui-là même.

— Mais vous êtes des grands malades. Tu as envie d'avoir Gomez en face de toi lorsque tu boiras ton café le matin ? Evidemment, personne n'y a pensé à ça et toi, comme d'habitude, tu dis rien, tu laisses faire. Je vais aller leur parler aux pignoufs du dessus, tu vas voir, ça va être simple, ils en font ce qu'ils veulent de leur Gomez mais je veux pas le voir devant chez moi.

— Alors, toi qui es si fort, Kevin, trouve une solution ! Je t'ai cherché quand il fallait qu'on propose des idées, mais t'étais pas là. C'était ça, ou le congélateur... D'ailleurs, j'ai une bonne nouvelle, c'est toi qui vas reboucher le trou et ne compte pas sur moi, j'ai mal partout. Toutes ces histoires me tendent et j'ai des nœuds partout. On s'est partagé les tâches et, jusqu'à maintenant, notre plan fonctionne très bien. Et gare à toi si tu gâches tout. Maintenant, tu vas rester là et tu vas m'écouter. On va se poser là et regarder ce qui se passe. Quand il faudra intervenir, tu répondras présent sans broncher, tu m'entends Kevin?

— Maman, faut que je te parle...

**Samedi 28 mars 2020**

**17 heures**

## 2<sup>ème</sup> étage gauche

### Nina et Charles

Au rez-de-chaussée, Charles ouvre délicatement la porte d'accès à la cour intérieure et jette un œil. C'est bon, il n'y a personne. Il passe le premier et se dirige directement vers l'arbre au centre de la cour, suivi par Nina qui s'est équipée pour l'occasion : débardeur à fleurs, short en jean, sabots de jardin en plastique et chapeau de paille sur la tête. Elle tend vers un certain ridicule, voire un ridicule certain.

— Tu n'en fais pas un peu trop, question look ? l'interroge Charles, trouvant sa tenue vestimentaire à la limite de l'indécence. On ne va pas planter des fraises, là.

— On va un peu bêcher la terre, quand même. Autant être équipée, lui rétorque Nina.

— On va surtout enterrer un corps, et pas n'importe lequel.

— Tu ne voulais pas que je me mette en noir, non plus, s'insurge Nina.

— Ok, laisse tomber. Allez, creusons, Nina. On va le mettre ici, regarde.

Charles lui désigne l'endroit le plus plat et le plus ombragé sous l'arbre central. Et, pour montrer l'exemple, il prend de l'élan et plante sa pelle avec énergie dans la terre. Enfin, plante, le terme est un peu fort car elle effleure la surface et ripe sur le sol. Charles ne se démonte pas et réessaie. Pas mieux. Il décale alors sa pelle de quelques centimètres et fait une troisième tentative, sans plus de succès. Il s'agenouille et touche la terre avec ses mains. Nina le regarde faire depuis le début, les deux mains sur le pommeau de sa pelle et le menton posé dessus, dans l'expectative.

— Le sol est dur comme du bois, constate-t-il. Il y a des racines partout, on dirait. Bon, on va changer d'endroit.

Charles scrute la cour, qui s'apparente plus à un jardin d'ailleurs car il y a beaucoup de gazon et juste de grandes dalles qui forment des cheminements pour aller d'un espace ombragé à un autre. C'est vraiment un endroit magnifique, improbable en plein Paris, et qui a pesé lourd dans le choix de leur appartement. S'il avait su qu'il n'y aurait pas mis les pieds depuis qu'ils ont emménagé et que la seule fois où il y va, c'est pour enterrer un corps, il aurait peut-être réservé sa décision. Quoiqu'il en soit, ses yeux

s'arrêtent sur un espace où l'herbe semble plus verte qu'ailleurs, plus belle aussi, devant un petit muret. Il s'y dirige, suivi de Nina, qui traîne carrément sa pelle derrière elle comme un chien au bout de sa laisse.

Cette fois-ci, il prend moins d'élan. Il s'est un peu fait mal au dos tout à l'heure, et plante sa pelle qui s'enfonce dans la terre comme dans du beurre, ou presque.

— C'est bon, Nina. Vas-y, creuse. On a du boulot.

Nina regarde ses ongles, dépitée de savoir que, inexorablement, son beau vernis sera écaillé dans moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Mais elle sait que tout le monde les regarde par la fenêtre. Alors elle affiche son plus beau sourire, attrape sa pelle dans le bon sens, remonte un peu son short en jean et se plie de manière à bien mettre son beau fessier en évidence. Autant que tout le monde en profite, enfin surtout Hervé !

Il fait étonnamment bon en cette fin d'après-midi de mars et ils transpirent tous les deux à grosses gouttes mais la terre est meuble et le trou s'agrandit rapidement jusqu'au moment où la pelle de Nina émet un bruit bizarre. Elle a tapé quelque chose. Elle se relève d'un coup et s'éponge le front du revers de son bras.

— Y a un truc là, Charles.

— Oui, il y a quelque chose, effectivement, confirme-t-il en se redressant également et en s'étirant le dos. Vas-y mollo, qu'on voit ce que c'est. Je continue de creuser de mon côté.

Nina écarte la terre aussi délicatement que possible avec sa pelle et fait apparaître... un tout petit os. Elle continue de sonder autour et en dévoile un autre, puis plusieurs autres. Pour s'assurer qu'elle ne les déplace pas, elle continue de remuer la terre directement avec sa main et met à jour un petit squelette. Ce n'est pas un squelette humain, heureusement. Non, à bien regarder, on dirait les ossements d'un chien, oui, c'est ça, d'un chien. Au même moment, Charles découvre un petit os aussi, puis un autre, et voilà qu'après évacuation du trop-plein de terre, les restes d'un deuxième chien apparaît dans leur trou. Ils se regardent et comprennent immédiatement à qui appartiennent ces ossements. D'un même mouvement, leurs têtes se tournent vers les fenêtres d'Hélène.

— Je croyais que son chien avait été volé, s'étonne Nina.

— Faut croire que non. On a un sacré "Dog serial killer" dans notre immeuble !

— -Mais du coup, tu crois que... je veux dire... Antonio...

— Non, non, ce n'est pas possible. Il y a quand même une grande marche entre tuer un chien et tuer un humain.

— Et entre deux chiens... et un humain ? interroge Nina. Parce là, on est bien d'accord qu'il y a aussi Pétunia !

— Petula, elle s'appelait Petula, la petite chienne de Katie.

— On s'en fout, Charles. Il les a tués, tous les deux, et enterrés. Oh, mon Dieu ! Et si c'était Hélène, la tueuse ? Oh putain, on est mal !

— Bon, arrête de jurer, Nina, et continue de creuser.

— Tu rigoles ou quoi, moi, je ne touche plus à rien. Je remonte et je vais me barricader dans l'appart parce que là, on a la preuve qu'on a une killeuse dans l'immeuble. Ah non mais c'est monstrueux. Quelle horreur !

Nina lâche sa pelle et se précipite vers la porte donnant sur le hall de l'immeuble. Charles reconnaît que la situation est très déstabilisante et, regardant leur trou, considère que, bon an, mal an, ça devrait le faire, lâche sa pelle à son tour, fait le signe OK vers la fenêtre d'Hervé et prend ses jambes à son coup, traverse le jardin, le hall et grimpe les marches, deux par deux, jusqu'à son appartement dans lequel il s'engouffre en claquant la porte derrière lui et en y collant son corps, comme un rempart à une hypothétique invasion... Et seulement à ce moment-là, il reprend sa respiration, bruyante et saccadée. Les yeux exorbités, sa vision se brouille, ses jambes le lâchent et, dans un dernier spasme avant de tomber dans les pommes, s'exclame :

— Putain, on est mal !

## 2ème étage droite

### Hervé et Bo

Hervé jette régulièrement des coups d'œil à la fenêtre pour connaître l'état d'avancement du trou, ou plus exactement de la fosse puisque c'est ainsi que les professionnels la dénomment. Trou ou fosse peu importe, ce qui est sûr c'est qu'elle ne sera pas creusée dans les règles de l'art. Ni Hervé ni Nina n'ont des carrures de terrassiers. Bo lui rappelle régulièrement que ce genre de travail de force demande du temps et qu'à son avis ils en auront bien pour 2 ou 3 heures, cela n'empêche pas Hervé de surveiller l'avancée des travaux.

— Tu ferais mieux de m'aider à préparer notre équipement, plutôt que de regarder les autres transpirer.

Il n'est pas faux de dire qu'Hervé les regarde transpirer, il serait d'ailleurs plus juste de dire qu'il LA regarde transpirer. Nina, il est vrai, met beaucoup de cœur à l'ouvrage. Sa technique n'est pas académique mais elle compense sa maladresse par une énergie folle, elle n'économise pas sa peine et transpire abondamment à tel point qu'elle a enlevé son débardeur fleuri, pour travailler maintenant en simple soutien-gorge et mini short en jeans au grand bonheur d'Hervé. Il comprend mieux aujourd'hui ce que ses nombreux amants peuvent lui trouver. Elle dégage une énergie animale très excitante et elle a un corps pulpeux tout en étant musclé qui a de quoi réveiller la libido des plus désabusés. Des débuts laborieux ont vu Charles et Nina tenter de creuser inutilement sous l'arbre central avant de comprendre que la quantité de racines rendait leur tâche impossible. Ils se sont déplacés vers le petit muret où il y a un espace de pelouse et une terre plus meuble qu'ils creusent avec énergie et ma fois une certaine efficacité. Bo commence à s'impatienter.

— Bon alors tu viens m'aider ou pas ? Je te rappelle que le virus peut être partout et je n'ai pas envie d'être contaminée par les miasmes de Gomez.

Bo a commencé à rassembler des gants de ménage et des foulards en guise de masques, elle est maintenant à la recherche de bottes qui, malheureusement si elle en croit Hervé, sont déjà à la cave. Deux bonnets de bain, du ruban adhésif en quantité, les gants, les foulards, Bo a tout étalé sur le lit.

— Bon je crois qu'on est paré, il nous manque juste la chaux vive mais désolée, je n'ai pas ça en magasin.

La fosse avance bien mais ne semble pas totalement terminée lorsque Nina se relève brusquement. Elle montre quelque chose à Charles qui, peu de temps après, tient dans sa main un objet qui ressemble à un os. Cela semble décider Nina à abandonner sa pelle et à entraîner Charles vers l'intérieur, tout en faisant le signe pouce levé vers Hervé et Bo. Une fois équipés, ces derniers ont l'air de parfaits malfaiteurs sur le point de commettre leur forfait mais, au fond, même s'ils ne se mettent pas en route pour cambrioler une banque, c'est bien ce qu'ils sont maintenant, deux hors-la-loi, prêts à enterrer un cadavre pour dissimuler un meurtre. Ils sortent sur le palier silencieux, ils ont vraiment une drôle de dégaine avec leurs foulards, leurs bonnets de bains et le ruban adhésif autour de leurs chevilles et de leurs poignets. Faute de bottes et de gants réellement adaptés, Bo a insisté pour qu'ils s'affublent de ces protections supplémentaires. Ils récupèrent le drap en lin dont Bo éprouve aussitôt la solidité avant de faire signe à Hervé qu'elle approuve cet accessoire crucial. La descente de l'escalier se fait sans bruit et c'est également sans parler qu'ils s'avancent vers la cave numéro 3. C'est Bo qui rompt la première le silence.

— Ben mon colon, il n'y a pas de doute, il est bien mort l'animal.

Hervé paraît un peu énervé.

— Pourquoi, tu avais encore un doute ? Je te l'ai bien dit tout à l'heure non ? Il est mort et bien mort, pour ça il n'y a pas de risque d'erreur.

Bo met sa main sur l'épaule d'Hervé

— Excuse-moi, mon amour, c'est juste que je ne m'attendais pas à autant de sang.

Ils déplient tant bien que mal le drap à côté du corps allongé sur le dos puis ils le font rouler pour le mettre sur le linceul improvisé. A ce stade, la position latérale de sécurité ne servirait plus à rien. Lorsque la tête bascule, ils voient enfin l'arme du crime. Antonio a un tournevis planté dans l'arrière du crâne un peu au-dessus de l'oreille droite.

— Il a eu du bol, un peu plus et il se le plantait dans l'oreille.

Hervé prend sa voix de gros ours tout en essayant de masquer son sourire.

— Vraiment Bo, tu crois que c'est le moment de faire de l'humour ?

— Si on ne peut plus rire des cadavres maintenant, ça va devenir difficile de trouver des sujets de rigolade.

Bo a presque toujours le mot de la fin, ce qui ne dérange pas Hervé. Elle fait le tour du cadavre en l'examinant attentivement, elle a l'air perplexe.

— Tu trouves qu'il a l'air d'avoir été assassiné toi ? Moi je dirais plutôt qu'il s'est méchamment viandé sur la boîte à outils et qu'il s'est fracassé le crâne tout en s'empalant sur un tournevis. De quoi passer instantanément de vie à trépas sans avoir besoin de l'aide de personne. Si ça se trouve, il n'y a peut-être aucun meurtrier dans l'immeuble ! Enfin aucun meurtrier coupable de la mort de Gomez, pour le reste, je ne jurerais de rien.

Ils finissent d'enrouler le corps dans le drap, puis Bo saucissonne d'adhésif les chevilles, les genoux, la taille, les épaules, le cou. Elle confectionne ensuite, avec le gros scotch armé, des genres de poignées au niveau des pieds et des épaules.

— Le plus important, c'est d'avoir une bonne prise, sans ça ce n'est même pas la peine d'essayer, on n'y arrivera jamais.

Hervé la regarde avec stupéfaction

— Et depuis quand es-tu devenue experte en transport de cadavres ?

— Cher monsieur, apprenez qu'il y a des tutos pour tout, même pour expliquer comment transporter un corps. Bon, tu es prêt maintenant ?

Le déplacement dans la cave se passe sans encombre, il suffit de traîner le corps, en le soulageant juste un peu pour faciliter le glissement sur la terre battue. L'escalier est plus laborieux. Ils se mettent à deux au niveau des épaules et gravissent une à une les 14 marches. Une fois arrivés au niveau du hall, ils prennent un moment pour reprendre leur souffle. Les derniers mètres pour ouvrir la porte donnant sur la cour et arriver jusqu'à la fosse leur paraissent presque faciles, c'est sur du plat et ils commencent à avoir la technique. Bo s'interrompt un instant.

— On est pas mal doués, non ? On devrait faire ça plus souvent.

Hervé se tourne vers elle en souriant franchement

— Mais tu n'arrêtes donc jamais ?

La taille de la fosse semble correcte même si elle paraît moins profonde dans son extrémité située vers le perron. Comme si le travail n'avait pas été fini. En s'approchant, ils s'aperçoivent que des ossements et de la fourrure affleurent au fond du trou. On dirait des cadavres d'animaux, un tout petit et un plus gros, des chiens probablement pour autant qu'ils puissent en juger. C'est sûrement ça qui a dû impressionner Nina et la pousser à interrompre prématurément sa tâche. Ils font basculer le corps dans la fosse, la tête vers la partie la plus profonde. Malheureusement les pieds sont bien trop près de la surface, ils basculent les pieds sur le côté, c'est encore trop peu aux yeux de Bo. Sans hésiter le moins du monde, elle s'avance dans la tombe en marchant sur les jambes du cadavre et, au niveau des genoux, elle saute en l'air pour retomber violemment à pieds joints. A la troisième tentative, on entend un craquement sinistre. Les jambes sont maintenant parfaitement posées sur le fond de la fosse et rien ne risque plus de dépasser. Bo attrape par le bras son mari médusé et ils prennent ensemble la direction de l'entrée. Hervé a une petite voix lorsqu'il se tourne vers Bo l'air un peu inquiet. « Dis donc Bo, c'était quoi exactement ce tuto ? »

## 1<sup>er</sup> étage

### Hélène et Anna

Hélène et Anna sont chacune derrière une fenêtre du salon et observent le déroulement des opérations. Pas un mot n'a été échangé entre elles depuis que Charles et Nina ont commencé à creuser. L'atmosphère est devenue encore plus pesante lorsque Bo et Hervé ont remonté le corps de la cave. Anna, qui doit prendre la suite, part enfiler sa blouse, et revient guetter le signe des voisins pour descendre. En se penchant vers le trou, elle s'écrit :

— Mais ils sont en train de tasser tout ce qui dépasse !

— Oui, M. Gomez ne rentre pas facilement. Aussi, je trouvais le trou un peu juste...

— Bon, ça y est, cela va être à moi !

Anna enfle les gants et met son masque. Elle se poste ensuite devant l'œillet de la porte d'entrée et attend le passage d'Hervé et Bo, afin d'être sûre de ne pas les croiser. Hélène écoute aussi les pas dans l'escalier et la porte du second claquer. La tension de sa fille est communicative, et la vieille dame fait involontairement crisser ses dents les unes sur les autres, les mâchoires serrées. Puis subitement, prise de maux de ventre, elle court aux toilettes et ne voit pas sa fille partir. Décidément, cette histoire de ménage la rend vraiment malade.

Anna, chargée de son matériel, descend les deux escaliers et se retrouve rapidement au sous-sol. Elle entre dans la cave n°3. Tout au fond, se trouve un vieil établi en bois. En face de l'entrée, par terre, gît béante une boîte à outils en fer. Elle est recouverte de sang. Anna la referme délicatement et commence à l'essuyer avec un chiffon, et à l'asperger d'eau de Javel. Elle ramasse ensuite, sur le côté, une clé anglaise et un tournevis. Elle les nettoie méticuleusement. Une fois propres, elle les replace dans la boîte mais se rend compte que l'intérieur est extrêmement gluant. Elle a un haut le cœur, elle ne se sent pas bien. Elle attrape alors tout ce qui traîne et jette dans un des seaux la boîte, les petits outils ainsi que les vis et les écrous collants. Après tout, cela ne manquera à personne, autant les balancer avec Gomez.

Elle s'attaque ensuite au sol. A genou sur un vieux morceau de carton, Anna, à l'aide de la petite pelle, rassemble la terre souillée par le sang. C'est un mélange d'hémoglobine, de poussière et de copeaux de bois. Elle remplit le deuxième seau de cette mélasse.

La poussière en suspension la fait tousser. Anna a l'impression de manquer d'air. Elle décide de faire un premier voyage avec le seau plein de ferrailles, afin de respirer un peu d'air frais. L'ascension est difficile car le récipient est lourd et elle tousse de plus en plus. Elle arrive enfin dans le hall puis prend une grande inspiration une fois dans la cour. Elle s'approche du trou et renverse bruyamment le contenu du seau sur le drap blanc qui entoure Gomez. La boîte en tombant est mollement amortie par le corps et reste en partie enfoncée au niveau de l'entrejambe. Concentrée, elle retourne à la cave sans même jeter un regard à Hélène qui l'observe et fronce les sourcils.

Anna termine par frotter quelques poignées de porte, avant de remonter le dernier seau, celui de terre. Arrivée en haut de l'escalier, elle est de nouveau essoufflée et est prise de toux dans la cour. Elle renverse le seau par terre, quelle maladroite ! Elle a l'esprit embrouillé et se trouve idiote de ne pas réussir à porter un seau sans en mettre partout. A quatre pattes et toujours en train de suffoquer, elle repousse la terre vers l'intérieur du récipient. Avec soulagement, elle recouvre enfin le cadavre avec cette pellicule de saleté. Elle fait alors signe vers le rez-de-chaussée qu'elle a terminé. Elle récupère les chiffons, les seaux, la petite pelle et l'eau de javel et remonte lentement vers le premier étage. Elle arrive à bout de souffle sur le palier et prend quelques instants pour se calmer avant d'entrer.

Hélène est au salon, elle verse à sa fille une tasse de thé. Cette dernière nettoie le matériel et jette les chiffons au fond de la poubelle, avant de rejoindre sa mère.

— Quel soulagement, ma Nanette, c'est fini, et nous allons maintenant pouvoir passer une agréable soirée. Quelle journée quand même ! Depuis le début du confinement, je trouvais les jours un peu longs mais là, je n'ai pas vu les heures passer !

— Tu ne voudrais pas nous faire un petit feu, Maman ? Je trouve que le salon est glacial.

— Bonne idée, mon chaton ! Tiens, met ce petit plaid en cachemire sur toi, cela va te réchauffer. Tu as dû te refroidir dans les caves car il ne fait pas froid, regarde, je ne porte même pas de pull.

— Oui, je vois ça ! Tu es même toute rose, avec les yeux brillants. Tu es plus en forme que moi. Je pense que j'ai fait une allergie à l'eau de javel. Les émanations que j'ai respirées dans la cave m'ont donné des quintes de toux. J'avais l'impression de m'étouffer, les poumons enserrés comme dans un étau. Et tu vois, encore maintenant, je suis gênée.

— Cela va s'arranger, mon poussin. Repose-toi, et je vais déjà nous mettre un peu de musique.

Hélène fouille dans ces disques, elle en sélectionne enfin un et le met en lecture dans sa chaîne hifi des années quatre-vingt-dix.

— Ce n'est pas trop fort, mon cœur ?

— Maman, le requiem de Mozart, vraiment ?...

## **RDC gauche**

### **Katie et Kevin**

Depuis une heure, c'est un véritable défilé auquel assistent Katie et Kevin.

Fatalement, le confinement avait causé la désertion totale de la cour et il n'y avait pas grand-chose à voir par la fenêtre, occupation, soit dit en passant, principale et préférée de Katie en temps normal. Mais les temps changent. C'est donc avec beaucoup d'intérêt que la mère et le fils se retrouvent face à la fenêtre de la cuisine aux premières loges pour assister au dernier voyage de Monsieur Gomez.

— Kevin, tu voulais me parler ? C'est peut-être le moment.

— Maman, je suis allé faire un tour à la cave, tout à l'heure, lorsque tu regardais le journal télé. Je ne t'ai rien dit mais tu avais raison, c'est moi qui ai les clés de notre cave, la cave n°3. Je m'en suis servi, avant-hier, pour cacher un colis. Je ne peux pas te dire ce qu'il y avait dans ce carton, mais il y en avait pour un paquet de pognon. Je devais le refourguer à un pote ce week-end mais il a disparu. Putain le colis a disparu ! Maman, je suis dans la merde ! Tu comprends, je suis vraiment dans la merde !

— Kevin, tu n'aurais pas dû aller dans la cave. On ne t'a pas vu au moins ?

— Mais tu entends ce que je te dis, y'en avait pour des dizaines de milliers d'euros, et toi tu me demandes si on m'a vu !

— Kevin, je te demande de te calmer et de me faire confiance. Je sais où est le colis, il est en sécurité. Gomez a été un peu trop curieux et il est tombé dessus, il a fallu que je trouve un terrain d'entente.

— Maman, tu veux dire que c'est toi qui a le paquet ?

— Oui, c'est moi. Pour l'instant, il est bien caché, je défie quiconque de le trouver.

— Mais Gomez, alors c'est toi qui... ? Kevin reste bouche bée.

Katie ne l'entend pas, elle regarde toujours par la fenêtre, l'impression d'être confinée dans une salle de cinéma et de voir le dernier Tarantino à l'affiche. Elle est heureuse d'avoir entendu Kevin se livrer, pauvre chéri, il en avait gros sur la patate.

Katie et Kevin attendent leur tour pour rentrer en scène. Ils savent exactement ce qu'ils ont à faire ou plutôt Kevin sait exactement ce qu'il a à faire. Sa mère l'a prévenu, il sera seul pour œuvrer. Katie n'est pas dans son assiette, elle a mal partout, elle a du mal à encaisser le caractère anxiogène du confinement et la mort de Gomez. Mais on le sait, Kevin est un grand gaillard qui fait la fierté de sa mère. Reboucher le trou ne devrait lui poser aucun problème.

Le signal est lancé par Anna qui a dû nettoyer la cave de fond en comble et a tout jeté dans la fosse. De la fenêtre du rez-de-chaussée gauche, le corps de Gomez, enroulé dans un linge blanc, n'est plus visible. C'est bon signe.

Les apprentis croque-morts précédents ont tous achevé leur travail, il n'y a plus qu'à remplir la dernière partie du contrat. Kevin sort d'un pas rapide et attrape la pelle. Il se voit redoubler d'efforts pour se débarrasser de la corvée au plus vite.

La terre est bien noire et sûrement très fertile. Kevin n'a jamais eu envie de jouer dans un jardin à chercher les vers de terre ou traquer les escargots. Le seul espace qu'il appréciait était le square qui jouxtait son école et où sa mère l'emmenait tous les après-midis. On était loin de la terre végétale bien noire qui devient de la gadoue aux premières gouttes de pluie.

C'est en se remémorant ses souvenirs d'enfant que Kevin s'arrête en regardant le travail accompli, satisfait. Le travail physique est bon pour la confiance en soi. Il finit par aplanir la terre avec un râteau que sa mère avait sorti et pousse le perfectionnisme à déposer quelques pots de géraniums sur la surface désormais impeccable.

Il lève les yeux, et voit six paires d'yeux reconnaissants derrière leurs fenêtres.

Quant à sa mère, elle s'est couchée, prise d'une violente migraine.

**Antonio Gomez**

**Samedi 14 mars 2020**

**8 heures du matin**

Antonio Gomez, ou Antoine Langevin, dit Toni, se préparait pour son rendez-vous. C'était une belle matinée de fin d'hiver comme on les aime avec un froid sec et un grand soleil, ce genre de journée qui nous laisse envisager le meilleur pour l'été à venir. Si seulement... Emmitouflé dans un manteau élégant, son écharpe enroulée deux fois autour de son cou, Antonio s'apprêtait à prendre le métro à la station Varenne pour ensuite prendre un bus qui le conduirait à l'hôpital International.

Arrivé à destination, une infirmière l'attendait à la réception, le nom GOMEZ était dans la liste des tests de la journée.

Aujourd'hui, il ne passerait que 3 heures à l'hôpital. Ce rendez-vous s'était parfaitement intégré dans sa journée entre la distribution du courrier du matin et la livraison d'un colis pour le 2ème étage à 16h30.

Monsieur Gomez consacrait autant de temps qu'il le pouvait à la recherche pour le développement des médicaments et du matériel médical. Il "prêtait son corps" en contrepartie d'un petit complément financier et conseillait à ses amis de faire comme lui. Il ne se considérait pas comme un cobaye, bien au contraire, et c'était sa façon à lui d'aider la recherche médicale. Sûrement un reste de velléités humanitaires. C'était une expérience de plus dans sa vie. Il n'y avait ni contraintes, ni risques. Selon les produits à expérimenter et les tests à faire, il pouvait être amené à rester quelques jours à l'hôpital mais si c'était le cas, c'était en général très lucratif ; joindre l'utile à l'agréable, on reconnaissait bien là Monsieur Gomez.

Aujourd'hui, c'était ni plus ni moins comme une visite médicale au cours de laquelle une infirmière lui avait pris la tension, lui avait fait un électrocardiogramme, ainsi qu'un prélèvement sanguin. Cette fois-ci, Gomez était rémunéré pour expérimenter les tests PCR. D'après ce qu'en avait compris Antonio, c'était des tests très performants qui permettaient de détecter des infections de façon fiable. C'est ce qu'il avait retenu de la documentation scientifique d'une dizaine de pages qui était posée sur son lit.

Deux jolies infirmières, trois étudiants en médecine, un biologiste et un médecin, spécialisé en infectiologie, encadraient Antonio. Il s'agissait de faire ce pour quoi il était là et ce pour quoi il était rémunéré, ne l'oublions pas.

— Monsieur Gomez, je vous rassure, le test sera rapide, indolore, je vous demande de vous détendre et tout se passera bien, précisa le Docteur Médard.

Monsieur Gomez n'avait aucune appréhension, il en avait vu d'autres au Tchad et ailleurs.

En effet, le test PCR ne prenait que quelques secondes et, selon la sensibilité de chaque patient, il pouvait être plus ou moins douloureux. Ce qui était sûr, c'est que ce test était loin d'être agréable. Il s'agissait de prélever des cellules nasales profondes à l'aide d'une sorte de coton-tige long de 15 cm. Une fois la narine gauche explorée, on passerait à la narine droite. Nul besoin de faire de prélèvements dans la trachée ou dans les bronches, ce n'était pas l'objet du test d'aujourd'hui. Monsieur Gomez se trouvait bien soulagé de le savoir et était impatient de se rhabiller. Il était 15 h et Antonio avait largement le temps de rejoindre la rue Sainte Bénédicte avant la livraison du 2ème. Il s'arrêta dans un café face à l'hôpital et se posa à une table pour déguster un espresso. Il en profita pour lire le Parisien qui trainait sur la table d'à côté. Gomez n'était pas quelqu'un qui s'informait et il se limitait au journal de 20h, quand il dînait, ça lui suffisait bien.

Son regard s'attarda sur le gros titre de la première page et la photo d'une chauve-souris. Quelle sale bestiole ! Il avait toujours eu peur de ces bêtes-là. Sa grand-mère maternelle Lucia Gomez Da Silva, qui avait vécu toute sa vie en Algarve, lui avait raconté l'histoire d'une chauve-souris qui était rentrée dans la maison au coucher du soleil et qui s'était acharnée sur la tête d'une pauvre cousine, celle-ci pourvue d'une magnifique chevelure bouclée. Il avait fallu prendre des ciseaux de fortune et couper la chevelure de la cousine pour la débarrasser de cet ignoble animal nocturne. Toute la famille resta traumatisée par cet incident et Antonio le premier. Depuis cette histoire, amplifiée et transformée avec les années, il avait encore aujourd'hui une réaction épidermique à l'évocation de cet animal.

Bref, il tourna rapidement les pages du journal parisien pour aboutir directement aux pages sportives. Dommage, l'article que Gomez aurait pu lire était important :

*“UN VIRUS INCONNU EN CHINE DANS LA VILLE DE WUHAN”*

*Le nouveau virus à l'origine de la maladie Covid-19 a été identifié en Chine en janvier 2020. Il fait partie de la famille des coronavirus qui provoquent des maladies pouvant aller du simple rhume au syndrome respiratoire aigu sévère. On ne sait pas encore exactement d'où il provient mais la piste de l'origine animale est privilégiée.”*

Gomez laissa 2 euros sur la table et sortit. Il était temps de rentrer et de reprendre le travail. La parenthèse était refermée.

Le soir même, le téléphone portable de Gomez sonna. C'était un numéro masqué, il n'avait pas pour habitude de répondre à ce genre d'appel, il savait très bien que c'était encore un géant de la téléphonie ou des assurances qui lui proposerait le contrat du siècle. Marre de cette société de consommation. On ne pouvait pas être tranquille, même le samedi. Ce fut au tour du téléphone fixe de la loge de sonner. Sûrement un résident qui avait besoin de lui pour l'ixième fois de la semaine.

— Allo, Antonio Gomez à l'appareil.

— Monsieur Gomez, ici le Docteur Médard de l'Hôpital International. Vos tests de ce matin se sont bien passés et, grâce à des gens comme vous, nous pouvons avancer sur la qualité de nos services médicaux. Toute l'équipe et moi-même vous remercions encore une fois. Monsieur Gomez, nous avons reçu vos résultats et il se trouve qu'ils se révèlent positifs.

— Et c'est bien ou c'est mal ? répondit naïvement Gomez.

— Monsieur Gomez, nous n'en savons pas beaucoup sur ce virus qui nous vient de Chine. Nous n'avons aucun recul et sommes vraiment dans l'inconnu ; mais nous savons que nous devons faire face à une épidémie sévère et qu'il faut prendre des précautions pour éviter de propager le virus. Monsieur Gomez, avez-vous de la fièvre ? Des migraines ? Vous sentez-vous fatigué ? Avez-vous des troubles respiratoires ?

— Non, je me sens vraiment bien. J'ai bien quelques douleurs aux genoux et aux épaules mais ça, c'est sûrement l'arthrose. Non, non, sinon, rien de spécial.

— Monsieur Gomez, vous allez devoir rester chez vous, arrêter tout contact avec vos voisins et proches. Nous pensons que vous êtes contagieux et que vous pouvez mettre en danger la vie des personnes que vous allez côtoyer.

— Mais Docteur Médard, puisque je vous dis que je me sens bien et que je n'ai mal nulle part.

— Monsieur Gomez, vous êtes un patient asymptomatique, c'est-à-dire que vous êtes contagieux mais que vous ne ressentez aucune douleur.

— D'accord, donc selon vous, Docteur, je ne me sens pas malade, mais je suis malade, je peux contaminer quelqu'un qui lui, pourrait vraiment être malade et pour éviter ça, je dois rester enfermé chez moi. C'est bien ça, docteur ?

— C'est bien ça, Monsieur Gomez. Je vous demande de prendre très au sérieux notre conversation. Si vous avez quelques symptômes que ce soit, je vous demande de nous appeler sur la ligne d'urgence de l'hôpital. Vous avez compris Monsieur Gomez ?

— Oui bien sûr, j'ai bien compris, Docteur.

Gomez raccroche. Quelle histoire ! C'était une mauvaise blague, on n'était pourtant pas le premier avril !

En toute logique, le jour d'après était un dimanche. Rien de spécial ne s'annonçait au programme, si ce n'était de regarder la télé, écouter de la musique et peut-être aller faire un coucou aux copains du 2ème. Il préféra rester tranquille.

Le lundi matin, dès 9 heures, le téléphone sonna, c'était Hélène du premier étage.

— Mon cher Antonio, avez-vous entendu ce qu'il se passe en ce moment ? C'est terrible, terrible. Mais dans quel monde vivons-nous ? Nous devons redoubler de précautions pour que tout se passe bien. Je vous demande de faire attention Monsieur Gomez et de bien vous laver les mains toutes les heures, avant de sortir de chez vous. Ma fille Anna, que vous connaissez bien, a prévu de venir s'installer à la maison dès aujourd'hui. En raison de mon grand âge, elle se sentira rassurée de pouvoir me surveiller... euh pardon, je veux dire de m'aider en cette pénible période. Quelle chance j'ai d'avoir une fille comme elle. Elle a organisé, pour ce soir, une réunion avec tous les résidents de l'immeuble pour que l'on convienne des mesures à adopter. Le comité se réunira chez moi au premier étage, j'y ai toute la place surtout si nous devons laisser un mètre entre chacun de nous. Monsieur Gomez, je vous laisse, je vais de ce pas cuisiner des petits amuse-bouches, le fait-maison il n'y a rien de meilleur ! Ah j'oubliais, je vais vous apporter dès maintenant une bouteille de gel hydroalcoolique que j'ai en réserve. Je vais vous la laisser sur le pas de votre porte. Surtout, ne m'ouvrez pas... Ah oui, Monsieur Gomez, j'aimerais aussi vous demander de fermer la porte d'entrée tous les soirs à 19 h et la rouvrir le matin à 7 h pour éviter toute intrusion indésirable dans notre immeuble. Nous verrons par la suite si nous devons durcir la procédure. Prenez cette demande comme une faveur et non comme un ordre, Monsieur Gomez. Bonne journée à vous.

Antonio se retint de rire en entendant Hélène lui parler comme à un demeuré. Il savait qu'elle perdait la tête de temps en temps mais à ce stade, c'était surréaliste.

Il fallait penser à parler à sa fille quand il la verrait.

Comme tous les lundis, la journée était bien remplie : le courrier, bien sûr, qu'il donnait directement aux résidents, l'entretien de la cour, l'aspirateur dans les escaliers, la surveillance des lieux, d'ailleurs à ce sujet il fallait qu'il rende visite à Katie. Il n'avait pas apprécié ce qu'il avait découvert et elle allait devoir vite trouver une solution.

A cela s'ajoutaient la réception des colis et la gestion des poubelles.

Cette première journée de la semaine passait toujours à vive allure. Mais là, Antonio était vraiment impatient de se retrouver seul dans sa loge le soir. L'ambiance de l'immeuble n'était pas agréable, chacun se scrutait, s'évitait, s'ignorait, bref il se sentait comme un pestiféré et ce n'était pas une vie !

Le mardi matin à 8h00, quelqu'un frappa à la porte de la loge. Antonio ouvrit pour se trouver face à Hervé, Charles et Anna. Cette dernière portait un masque, les deux autres une écharpe cachant leur bouche et leur nez. Ils étaient tous les trois à un mètre de distance du seuil de la porte. Anna prit la parole la première :

— Monsieur Gomez, nous vivons une période unique en son genre. Le Coronavirus s'est installé chez nous en France, et personne n'est à l'abri de ses malheureux effets. Des mesures sanitaires ont été prises partout sur le territoire et nous devons observer des règles d'hygiène très strictes. A ce propos, vous ne pourrez plus disposer des lieux comme bon vous semble et nous devons vous obliger à limiter votre territoire.

Charles prit la parole :

— A partir de cet instant, vous devrez porter un masque chaque fois que vous franchirez la porte de votre loge, des gants que voici ainsi que des lunettes que vous trouverez dans ce sachet. Vous limiterez vos déplacements au strict minimum. Vous devrez vous assurer de ne rencontrer personne dans les couloirs de l'immeuble. Si par malchance, vous deviez vous trouver face à l'un d'entre nous, vous devrez laisser 1m50 de distance minimum. À partir de demain, vous laisserez notre courrier sur le paillason. Vous pratiquerez de la même façon pour toutes livraisons si livraisons il y a. Vous désinfecterez toutes les parties communes à l'eau de javel ainsi que l'ascenseur, en vous

arrêtant soigneusement sur chaque poignée de porte et la rampe d'escalier. Vous devrez remplir ces tâches au mieux et le plus vite possible.

Hervé renchérit :

— Vous serez responsable des allées et venues de personnes étrangères à l'immeuble et devrez leur interdire l'entrée. N'oubliez pas de vous laver les mains scrupuleusement toutes les heures, le protocole est inscrit sur cette feuille que j'ai imprimée pour vous.

Et si Gomez leur disait ? Et s'il leur disait qu'il était contagieux, ils seraient capables de le licencier sur le champs, même pire ...

Gomez vivait un véritable cauchemar. Que représentait cette mascarade ? Tout ce travail depuis dix ans pour être finalement traité comme un bon à rien, comme l'homme à abattre. Qu'avait-t-il fait pour mériter cela ? Il avait l'impression d'assister à son procès, mais pour avoir droit à un procès, encore fallait-il avoir commis un délit. Quelle faute avait-t-il commise ? Si ce n'était d'avoir fait son travail consciencieusement pendant des années, leur avoir souri jour après jour, avoir été présent le samedi, le dimanche et même le soir. Aucune reconnaissance chez ces gens-là. Chacun restait à sa place, ainsi allait le monde.

Mais les choses allaient changer. A partir d'aujourd'hui, les jours ne se ressembleraient plus. Parole de Gomez !

**Samedi 21 mars 2020**  
**8 heures du matin**

Le hall était désert, l'immeuble, comme tous les matins depuis le début du confinement le mardi précédent, était silencieux. Gomez s'apprêtait à remplir sa première tâche de la journée : désinfecter les parties communes. Habillé en cosmonaute, il sortit de sa loge tel un sas de décompression. Il portait une combinaison de peintre, des surchaussures, une charlotte, un masque, des gants et des lunettes de protection. Les propriétaires avaient acheté un nombre incroyable de lingettes jetables à l'eau de javel. Il avait eu beau leur dire que c'était une catastrophe pour l'environnement, il était sommé de tout passer à la lingette tous les jours.

Il commença par l'entrée de l'immeuble, puis le bouton de porte et la sonnette de l'appartement de Katie au rez-de-chaussée. Les parties en laiton devaient être frottées régulièrement pour enlever les traces d'oxydation. Pour les faire briller, Antonio avait l'habitude de cracher dans son chiffon avant d'astiquer énergiquement. Il faisait cela de manière inconsciente, peut-être afin de viriliser le ménage, il faisait la même chose pour ses chaussures. Au moment d'ajouter sa petite touche finale sur la porte de Katie, il fut gêné par son masque.

— Mais, bien sûr, je suis con, pas de crachat sinon ils vont tous se récupérer mes miasmes !

Sa petite voix intérieure venait de lui donner une idée formidable. Il avait trouvé le moyen de tromper son ennui et d'envoyer balader tous les résidents. Toutes ces nouvelles procédures imposées l'agaçaient. Les contaminer aurait été une petite vengeance, compensant dix ans d'humiliation à jouer les larbins. Il avait même développé une véritable haine à l'encontre de certains occupants.

Pour mener à bien son nouveau projet, Antonio Gomez voulait, science à l'appui, être le plus efficace possible. Une fois les corvées terminées, il interrogea internet. Ces recherches lui permirent de connaître les surfaces lui assurant la meilleure propagation du virus.

Au début, il avait simplement pensé à lécher ses doigts gantés mais, sur le latex ou le caoutchouc, le virus ne restait infectieux que quelques heures. De même, cracher sur les boutons de porte n'était pas suffisant. Sur le laiton ou le cuivre, le virus résistait seulement quatre heures. Quelle déception, d'autant plus, que les résidents n'avaient que peu d'occasions de sortir et de toucher leur porte. Non, il aurait de biens meilleurs résultats sur le papier ou le carton. Le virus y persistait une journée et qui se méfierait

d'une enveloppe remise avec gants et masque ? Qui pourrait imaginer que Gomez l'avait préalablement léchée aux endroits stratégiques : sur le rabat ou sur le bas en cas d'utilisation de coupe-papier ? Cela lui demandait pas mal de salive, mais il appréciait le sentiment de satisfaction que cela provoquait. Pour chaque courrier ou colis, il invoquait mentalement l'image de son destinataire et il baladait gaiement sa langue sur le papier. Comble de la perversion, il lui arrivait de distribuer ces petits emballages papier encore humides, en assurant qu'il les avait désinfectés, raison de la légère humidité, en bon concierge zélé.

Enfin, pour palier à la défaillance des boutons de porte, il avait cherché des supports en bois, sur lesquels le virus restait infectieux au moins quatre jours. Il avait repéré les rampes d'escalier. Il crachait donc dans un chiffon avant de remonter les étages. Plus besoin de cire pour les faire briller !

Le plastique offrait aussi de belles perspectives, avec une résistance de deux à six jours. Il passait donc régulièrement infecter les boutons de l'ascenseur.

Il eut ensuite une nouvelle idée. Au printemps, traditionnellement, il faisait pousser de belles jonquilles dans des petits pots pour les distribuer dans les étages et égayer les rebords de fenêtre. Il profita de ce beau geste pour étaler de belles quantités de salive sur les petits récipients en plastique, avant de les offrir aux dames de l'hôtel particulier.

Depuis, il aimait saluer la façade de l'immeuble, parsemée de belles touches de couleur jaune, qui étaient autant de petits messagers.

Certains habitants avaient le droit à des traitements particuliers. Régulièrement, il rendait visite à Charles et Nina au second, et avec eux, nul besoin d'équipement de cosmonaute, il revêtait seulement un préservatif avant d'échanger quelques fluides contaminés.

Tous les jours, il montait au premier pour saluer Hélène Bourgeois avec un baisemain. Il l'avait convaincue que leur petit rituel pouvait perdurer en temps de confinement, uniquement s'il était pratiqué avec masque et gants. Aussi, il montait avec ses gants contaminés au préalable et il retournait le masque avant de sonner. Il était particulièrement motivé au début car il pensait que le rendez-vous chez le notaire serait quand même maintenu, sous la forme d'instructions données par mail, afin de mettre son nom sur le testament de la vieille dame. Mais sa fille unique, Anna, lui avait fait clairement savoir que son plan avait été découvert et qu'elle restait et resterait la seule

héritière. Deux jours auparavant, elle avait même demandé la restitution de la montre du mari d'Hélène, qui lui avait pourtant été offerte de manière tout à fait régulière au décès du brave homme. Il se consolait en pensant que le virus pourrait persister au moins cinq jours sur le verre de la montre.

Toutefois, plus les jours passaient et plus le confinement pesait sur Gomez. Ces petites vengeances, dont il ne voyait pas les effets, commencèrent à le lasser. L'incubation était trop longue et incertaine. Ces petites manigances, si elles ne semblaient pas encore efficaces, avaient le mérite de faire germer de nouvelles idées et d'exacerber ses ressentiments envers les occupants de l'immeuble. Il avait trouvé autre chose. Il connaissait des secrets sur chaque appartement, et c'était le moment d'en tirer profit.

Tout d'abord, concernant l'appartement du rez-de-chaussée, Antonio avait découvert la planque de Kevin. Il y avait, dans la cave n°3, une quantité incroyable de drogue. Le gardien en avait pris un peu pour son usage personnel et pensait maintenant dénoncer le petit délinquant, et le renvoyer en prison. L'hôtel particulier pourrait alors retrouver un peu de sa quiétude.

Au premier, il voulait faire chanter Mamie Zinzin. Elle avait sauvagement supprimé son chien et celui de Katie. Gomez voulait exploiter le filon à fond. Ses sources de financement s'étaient bien tariées depuis que la fille, expert-comptable, avait repris la gestion de la fortune maternelle. Mais la mémoire défaillante d'Hélène rendait le projet hasardeux. Il valait mieux lui réclamer une rançon pour lui rendre son Fulbert.

Au second, Charles et Nina, sous leurs airs de petits couples libertins bourgeois, étaient à la tête d'un réseau de prostitution de luxe. Ils étaient très spécialisés et offraient des services de qualité pour les amateurs de culture suédoise. Gomez pouvait mettre un peu de pression sur cette organisation pour récupérer un petit pourcentage du chiffre d'affaires.

Quant à Hervé, qui avait pourtant payé sa dette, Gomez n'aimait pas l'idée d'avoir un témoin de son passé aussi proche de lui. Il constituait même une menace. Il détestait également l'aura dont jouissait Hervé aux yeux de la jolie Bo. Elle idéalisait son aventurier africain. Antonio pouvait, en lâchant une ou deux informations, casser le beau mythe.

Gomez avait du pain sur la planche pour révolutionner la vie endormie de ce vieil hôtel particulier.

**Samedi 28 mars**  
**1 heure du matin**

Antonio referma doucement la porte de Charles et Nina derrière lui, mit la main à sa poche et en sortit le string de Nina qu'il porta à son visage. Quel parfum délicieux, quel fumet étourdissant, quel nectar enivrant ! Et quelle merveilleuse salope ! Il devait reconnaître qu'il prenait toujours un pied magistral avec elle. Le problème, c'était Charles, qui commençait à l'ennuyer sec, avec ses regards enamorés et ses gestes câlins. Il ne voulait plus le prendre dans la position du missionnaire, de voir sa tête, d'éviter son regard, d'écouter ses petits couinements. Il le lui dirait vendredi prochain. Levrette, sinon basta ! Mais il ne devait pas le vexer non plus. Il n'aurait pas aimé arrêter avec Nina. L'inconvénient, avec le confinement, c'était qu'il ne pouvait plus la voir seule pendant la semaine. Charles était là, 24h/24. Ils avaient essayé de se retrouver en tête-à-tête dans la cave, la semaine précédente. Du sexe dans un endroit insolite, c'était tellement excitant. Mais le naze de Kevin était arrivé juste après Nina et il avait fallu faire comme si de rien n'était. Antonio s'était toujours demandé si Nina le faisait avec ce dégénéré. Elle en était capable. Elle, tant que l'engin était gros et dur, elle ne demandait aucune conversation. Finalement, ils auraient peut-être pu faire une partie à trois. Non, avec Kevin, impossible. Antonio avait quand même quelques principes. Le crétin était sûrement descendu récupérer de la came. Depuis qu'Antonio avait découvert son trafic, il allait se servir d'un peu de poudre de temps en temps, notamment le vendredi matin en prévision de la soirée. On avait beau dire, c'était quand même beaucoup plus fort avec une petite ligne dans les narines. Et ça lui rappelait l'Afrique.

Il en tenait une bonne, ce soir. La descente du 2<sup>ème</sup> étage s'avéra sportive, d'autant qu'il connaissait cet escalier par cœur et savait comment éviter de faire grincer les lattes et de réveiller Mamie Bettencourt, comme l'appelait Charles. Cela l'obligea à faire des grands écarts à chaque marche mais il se tenait solidement à la rampe. Pas le moment de tomber. Il arriva enfin au rez-de-chaussée et finit par s'engouffrer dans sa loge.

Il adorait cet appartement qui lui ressemblait tant. La partie visible par les résidents, lorsqu'ils venaient chercher un colis ou déposer leurs clés avant de partir en vacances, était d'un laid ! Il s'était évertué à la faire la plus ringarde possible. Des meubles en bois sombres, une table de cuisine en formica recouverte d'une toile cirée hideuse et des napperons en crochet un peu partout étaient autant d'éléments de décoration qui exprimaient un mauvais goût parfait. C'était son théâtre, son décor de cinéma et il le peaufinait régulièrement en y ajoutant un tableau affligeant de laideur ou un bibelot si

moche que c'était à se demander comment quelqu'un avait pu le concevoir et aller jusqu'à le faire fabriquer. C'était d'ailleurs l'une de ses activités préférées pendant ses rares vacances et ça lui prenait un temps fou car il recherchait la pièce rare, l'objet qui attirerait forcément le regard de ses visiteurs et quand leur visage exprimerait cette petite, voire presque imperceptible, moue de dégoût, il éprouverait un sentiment proche de la jouissance, savourant le bonheur d'avoir réussi son coup.

Mais lorsqu'il passait la porte, sur laquelle il avait accroché un poster de forêt, il pénétrait dans son univers caché. Le lieu était épuré et harmonieux. Des lignes simples, des objets rares mais élégants, des murs blancs, des couleurs feutrées et des meubles qui ne dépassaient pas la hauteur de ses hanches, permettant, lorsqu'il entra dans son magnifique salon, de profiter de l'espace dans sa totalité. Le lieu était reposant. Il s'y sentait bien. Il avait mis des persiennes à ses fenêtres, de manière à ce que personne ne puisse voir chez lui depuis la cour. Les résidents seraient bien étonnés de découvrir un lieu si luxueux et raffiné, tous autant qu'ils étaient. Sa cuisine dernier cri, avec son îlot central et son frigo américain, répondait parfaitement à ses attentes et il passait des heures à se confectionner des petits plats plus savoureux les uns que les autres. Quant à sa chambre, au fond, elle était très spacieuse et douillette, bien loin de ce qu'il avait connu au Tchad. Comment pouvait-il y avoir tant de disparités sur la même planète ? Pourtant, il regrettait parfois cette vie trépidante et exaltante.

Le voilà qui devenait mélancolique. Ça lui faisait ça, de plus en plus souvent, pendant la descente. Il ferait bien de manger quelque chose pour essayer d'endiguer le phénomène. Son frigo, il en était fier. Mais, cette nuit, il ne contenait rien de très intéressant. Quelques feuilles de salade, un reste de riz, des œufs mais rien d'alléchant, non, décidément, rien qui ne lui fasse envie. Il aurait aimé se rafraîchir avec un yaourt ou se faire quelques lamelles de comté avec un bout de pain. Mais il n'avait même plus de pain. Son malaise s'accroissait. Il hésita à aller vomir. Il transpirait et salivait. La descente était vraiment dure, cette fois-ci. Ses idées commençaient à se brouiller. Le mieux serait sûrement de se refaire une petite ligne. Ça le maintiendrait jusqu'au matin et il irait alors s'acheter de quoi se requinquer. Tant qu'on pouvait aller à la pharmacie et faire des courses, il fallait en profiter. Au train où allaient les chiffres liés au virus, on serait bientôt en couvre-feu permanent, si on n'était pas mort entre-temps.

Antonio se dirigea, tant bien que mal, vers la porte donnant sur sa loge de gardien, traversa sa galerie des horreurs en attrapant la lampe de poche accrochée à l'entrée au

passage, arriva dans le hall et respira un grand coup. Il avait trop picolé aussi. La réalité le fouetta d'un coup. Il était bourré, en fait. La porte de la cave était légèrement entrouverte. Bizarre, mais dans son état, rien n'était gravement bizarre. Il alluma la lumière et descendit, un peu trop vite, les marches, tout en s'agrippant comme un forcené, à la petite rampe en fer. Cette odeur surannée des bas-fonds de Paris le révoltait. C'était un mélange d'excréments de rats et de chaire en décomposition, le tout enveloppé d'une haleine humide et âcre qui lui piquait les yeux. Combien de morts gisaient sous ses pieds ? Après la mélancolie, voilà le cafard. Vite, atteindre la cave N°3 pour se refaire une petite ligne avec la came de l'autre décérébré. Elle était entrouverte, ça tombait bien. Il avait oublié le double de clé du cadenas dans sa magnifique et sublime loge. Il rigola. Ça allait un peu mieux. Il entra dans la cave et alluma sa lampe. Il avança doucement pour ne pas se prendre les pieds dans la caisse à outils ouverte par terre, s'approcha du fond et tira sur le carton sur lequel était inscrit « Bouquins » au gros feutre noir. Rien. Il était vide. Il était vraiment bourré. Il avait dû se tromper de carton. Il le repoussa et regarda à nouveau le fond de la petite cave. Il n'y en avait qu'un, de carton « Bouquins ». Il le tira à nouveau vers lui, transpirant à grosses gouttes maintenant. C'était bien ce carton-là. Il aperçut un tout petit peu de poudre blanche au fond. Putain, le con, il avait récupéré sa came ! Antonio était fou de rage. Il jeta le carton de toutes ses forces contre le mur du fond, recula précipitamment et percuta violemment l'embrasement gauche de la porte de la cave. Son corps tourna sur lui-même avant d'être projeté vers l'avant. Il n'eut que le temps de se retourner vers l'entrée, dans un dernier effort pour comprendre, avant de s'écrouler de tout son long, sa tête percutant de plein fouet la caisse à outils d'où dépassait un tournevis cruciforme.

**Lundi 28 septembre 2020**

**7 heures du matin**

Le jour se lève sur la rue Sainte Bénédicte, il a plu pendant la nuit et les pavés sont encore luisants dans la fraîche lumière de ce matin d'automne. Août semble déjà si loin. Un bien triste été pour les résidents du N° 28. Les habitants de l'immeuble pensaient que la mort de Gomez avait été un triste présage, en réalité elle annonçait surtout une vengeance posthume d'une redoutable efficacité. Charles et Hervé ont présenté des symptômes de la maladie dans les premiers jours d'avril et ils sont tous les deux morts d'insuffisance respiratoire sévère, à une semaine d'intervalle peu avant la fin du mois. Courant mai, les courbes du nombre de décès se sont enfin infléchies pour se stabiliser à 220 000 malades et un peu plus de 21 000 morts. Cette bonne nouvelle a entraîné un relâchement dans le respect du confinement et début juin les chiffres sont inexorablement repartis à la hausse. Le gouvernement a alors pris des mesures drastiques de quarantaine, chargeant l'armée de prêter main forte à la police et à la gendarmerie pour faire appliquer les nouvelles consignes sans tolérer d'exception.

La population est désormais répartie en 4 catégories : les IMMOK qui ont été malades mais sont désormais guéris et ne sont plus contagieux, les IMMCON qui, bien qu'étant guéris, présentent toujours le risque d'être contagieux, les NONIMM qui n'ont pas été en contact avec le virus et peuvent encore contracter la maladie, les NONIMM FRA, une sous-catégorie des NONIMM, qui regroupe les personnes déjà atteintes de maladies pulmonaires ou cardiaques et présentant, à ce titre, un risque accru en cas d'infection par le Covid 19. Et enfin les RES, catégorie peu nombreuse mais qui intéresse au plus haut point les chercheurs toujours en quête d'un vaccin. En effet, les RES sont des personnes totalement résistantes au virus et non contagieuses sans que personne ne puisse, pour le moment, expliquer pourquoi.

Katie fait partie des IMMCON. Elle a résisté à une très grosse fièvre pendant 8 jours début avril, elle a bien cru mourir mais elle a finalement réussi à s'en sortir, certes très affaiblie mais guérie. Malheureusement, elle est toujours porteuse du virus et, à ce titre, est toujours soumise au confinement. Le temps lui paraît parfois bien long, mais elle se console en pensant à son Kevin qui a contracté une forme asymptomatique de la maladie et a eu la chance d'être catégorisé IMMOK. Les IMMOK sont les nouveaux héros de ces temps de crise. Ils occupent désormais tous les emplois en contact avec du public et sont, pour cela, choyés par le gouvernement qui, outre une liberté totale de circulation, leur octroie une généreuse prime mensuelle pour les remercier des services

rendus à la nation. Kevin s'est installé dans l'appartement de feu M. Gomez et jouit de son nouveau statut avec délectation.

Tout comme Katie, Anna a rapidement développé des symptômes sévères et l'on a bien cru, un moment, devoir l'hospitaliser. Heureusement pour Hélène, il n'en fut rien et Anna a pu rester chez sa mère. Elle se demande souvent si une hospitalisation n'eût pas été préférable. Au moins, cela lui aurait permis de rejoindre son domicile au lieu de prolonger ce huis clos insupportable avec sa folle de mère « canicide ». Hélène est IMMOK mais elle ne profite pas de sa liberté nouvelle, elle préfère rester avec « son lapin » comme elle dit. Elle ne manque pas de rappeler régulièrement à Anna qu'elle fait preuve d'une abnégation admirable à la hauteur de son amour maternel exemplaire. En réalité elle est juste devenue fainéante et n'a aucune envie de faire l'effort de sortir tant que sa fille est là pour pourvoir à tous ses besoins et satisfaire ses nombreux caprices. Fort heureusement l'appartement est suffisamment grand pour qu'elles aient chacune leur domaine réservé. Et puis Anna a son réseau sur internet d'où elle fait désormais à peu près tout. Elle a parfois le sentiment de vivre dans une grande simulation où elle n'existe plus qu'au travers de son avatar. Elle est d'autant plus impatiente de pouvoir enfin sortir qu'elle a rencontré, en ligne, une âme sœur qui l'a initiée aux plaisirs des amours électroniques grâce à un casque de réalité virtuelle et quelques jouets sexuels connectés. Malheureusement pour elle, le déconfinement des IMMCON dépend des analyses sérologiques pratiquées toutes les deux semaines et pour elle, la sortie n'est pas encore à l'ordre du jour. Elle se dit parfois que seule la découverte d'un vaccin pourra la libérer de sa prison dorée.

Elle entend parfaitement Nina quand elle descend l'escalier, à croire qu'elle fait exprès d'éviter de marcher sur le tapis et de faire claquer ses talons pour la narguer. A chaque fois, Anna a des envies de meurtres, puis elle repense au pauvre Charles, au pauvre Gomez aussi et elle se dit que Nina a perdu coup sur coup ses deux amoureux. Elle a alors des élans de compassions qui ne durent jamais longtemps et elle se remet vite à maudire cette voisine insupportable qui, après lui avoir fait subir ses gémissements obscènes, lui étale sous le nez sa liberté retrouvée.

En effet, Nina, après une légère fièvre de 3 jours, a été testée et, comme Kevin, a été catégorisée IMMOK. Elle bénéficie donc du même statut privilégié qui lui permet de se déplacer à sa guise sans masque et même d'avoir des rencontres rapprochées avec les chanceux qu'elle croise à l'occasion de ses nombreuses pérégrinations urbaines.

Même si le plus gros de la crise est passé, la vie n'est pas simple en ces temps de déconfinements ciblés. Chacun est tenu de porter un masque et un badge d'identification. Les contrôles sont fréquents et systématiques. Le début de déconfinement sauvage de mai a eu deux conséquences fâcheuses. D'une part, il a provoqué la contamination de dizaines de milliers de personnes et la mort de plusieurs centaines d'entre eux, mais surtout il a conduit le gouvernement à instaurer un nombre incroyable de règles censées régir la vie quotidienne de millions de personnes. Si les IMMOK et les RES disposent d'une liberté totale, pour les autres, les choses sont beaucoup plus compliquées. Un NONIMM a le droit d'être en contact avec un IMMOK dans la limite d'un mètre cinquante. Mais il ne doit pas s'approcher à moins de trois mètres d'un NONIMM FRA. Cependant, il existe des dérogations pour les gens qui, comme Hélène et Anna, vivent sous le même toit. Les IMMCON doivent éviter tout contact avec qui que ce soit à l'exception des RES. Les NONIMM ne sont autorisés à sortir de chez eux que pendant des périodes différentes en fonction de l'arrondissement et des jours de la semaine. Savoir qui peut faire quoi et quand est devenu un casse-tête pour la majorité de la population. Le gouvernement a mis en place une application qui permet à chacun d'être identifié et de savoir en temps réel quand et où il peut aller. Même si cela a pour but de simplifier la vie des gens et l'organisation du déconfinement différencié, nombreux sont ceux qui sont allergiques à ce flicage systématique et préfèrent braver les interdits, dans un geste qu'ils qualifient abusivement de désobéissance civile.

Bo ne fait pas partie de ces opposants. Son statut de RES lui donne bien des privilèges mais elle n'en abuse pas. Malgré son immense peine, elle a vite tourné la page de la mort d'Hervé. Ce fut, bien sûr, un moment douloureux, mais à quoi bon se lamenter, il est mort un point c'est tout et les larmes ne le feront pas revenir. Elle est une femme de devoir et elle a bien l'intention de mener leur mission jusqu'à son terme. Elle continue donc de surveiller Kevin tout comme elle surveillait Gomez. Pour elle, il ne fait aucun doute qu'il a remplacé Toni dans son rôle d'intermédiaire. L'argent, détourné de l'aide au développement et des rétro-commissions de grandes entreprises françaises qui revient dans la poche de quelques grands donneurs d'ordres, coule à flot entre la France, l'Afrique et Trinidad & Tobago. C'est là, dans ce paradis fiscal des Caraïbes, qu'Hervé l'a recrutée, c'est là que leur enquête a commencé et c'est là que disparaît l'argent sale qui, depuis des années, transite par le 28 de la rue Sainte Bénédicte.

Ce livre a été écrit entre le 25 mars et le 1<sup>er</sup> avril 2020,  
pendant le confinement dû à la pandémie de Covid 19.

Il a été écrit à 4 mains par des membres de l'atelier d'écriture

« La véranda des écrivains »

RDC Gauche, Katie et Kevin

Pascale ROUSSEAU, confinée à Saint-Gervais-Les-Bains, Haute-Savoie, France, depuis le 14 mars 2020

1<sup>er</sup> étage, Hélène et Anna

France LE BIGOT, confinée à Carouge, Canton de Genève, Suisse, depuis le 16 mars 2020

2<sup>ème</sup> étage Droite, Hervé et Bo

Christophe ROBERT, confiné à Begnins, Canton de Vaud, Suisse, depuis le 17 mars 2020

2<sup>ème</sup> étage Gauche, Nina et Charles

Dominique ROBERT, confinée à Begnins, Canton de Vaud, Suisse, depuis le 17 mars 2020

« La véranda des écrivains » a également publié « *Jeanne, Iracema... et les autres* » et « *Les cachottiers anonymes* ».

Dominique Robert a également écrit une pièce de théâtre « [\*On a perdu Laboul!\*](#) », disponible sur Le proscénium.

Et surtout, ne faites pas comme Gomez ! Merci.